ÉTUDES
PHILOSOPHIQUES,

PAR

M. DE BALZAC.

TOME VII.

L'ENFANT MAUDIT.

I.

PARIS.

AU BUREAU DU FIGARO,

RUE COQ-HÉRON, 3.

1837.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON,
36, Rue de Vaugirard.

ÉTUDES

PHILOSOPHIQUES

PAR

M. DE BALZAC.

TOME XV.

L'ENFANT MAUDIT.

Première partie :

COMMENT VÉCUT LA MÈRE.

PARIS.
LIBRAIRIE DE WERDET,
49, Rue de Seine Saint-Germain.

1836.

L'ENFANT MAUDIT.

PREMIÈRE PARTIE.

COMMENT VÉCUT LA MÈRE.

Par une nuit orageuse du mois de novembre et sur les deux heures du matin, la comtesse Jeanne d'Hérouville éprouva de si vives douleurs que, malgré son inexpérience, elle pressentit un prochain accouchement. L'instinct qui nous fait espé-

rer le mieux dans un changement de position lui conseilla de se mettre sur son séant, soit pour étudier la nature de souffrances toutes nouvelles, soit pour réfléchir à sa situation ; car elle était en proie à de vives craintes causées moins par les risques d'un premier accouchement dont s'épouvantent la plupart des femmes, que par les dangers qui attendaient l'enfant. Pour ne pas éveiller son mari couché près d'elle, la pauvre femme prit des précautions qu'une profonde terreur rendait aussi minutieuses que peuvent l'être celles d'un prisonnier qui s'évade. Quoique ses douleurs devinssent de plus en plus intenses, elle cessa de les sentir, tant elle concentra ses forces dans la pénible entreprise d'appuyer sur

l'oreiller ses deux mains humides, pour faire quitter à son corps endolori la posture où elle se trouvait sans énergie. Au moindre bruissement de l'immense courtepointe en moire verte sous laquelle elle avait très-peu dormi depuis son mariage, elle s'arrêtait comme si elle eût tinté une cloche. Forcée d'épier le comte, elle partageait son attention entre les plis de la criarde étoffe et une large figure basanée dont la moustache frôlait son épaule. Si quelque respiration par trop bruyante s'exhalait des lèvres ds son mari, elle lui inspirait des peurs soudaines qui ravivaient l'éclat du vermillon répandu sur ses joues par sa double angoisse. Le criminel parvenu nuitamment jusqu'à la porte

de sa prison et qui tâche de tourner sans bruit dans une impitoyable serrure la clef qu'il a forgée, n'est pas plus timidement audacieux. Quand la comtesse se vit sur son séant sans avoir réveillé son gardien, elle laissa échapper un geste de joie enfantine où se révélait la touchante naïveté de son caractère; mais le sourire à demi formé sur ses lèvres enflammées fut promptement réprimé; une pensée vint rembrunir son front pur, et ses longs yeux bleus reprirent leur expression de tristesse. Elle poussa un soupir, replaça ses mains, non sans de prudentes précautions, sur le fatal oreiller conjugal; puis, comme si pour la première fois depuis son mariage elle se trouvait libre de ses actions

et de ses pensées, elle regarda les choses autour d'elle en tendant le cou par de légers mouvemens semblables à ceux d'un oiseau en cage. A la voir ainsi, on eût facilement deviné que naguère elle était tout joie et tout folâtrerie ; mais que subitement le destin avait moissonné ses premières espérances et changé son ingénue gaîté en mélancolie.

La chambre était une de celles que, de nos jours encore, quelques concierges octogénaires annoncent aux voyageurs qui visitent les vieux châteaux en leur disant : — Voici la chambre de parade où Louis XIII a couché. De belles tapisseries généralement brunes de ton étaient encadrées de grandes bordures en bois de noyer dont les sculptures

délicates avaient été noircies par le temps. Au plafond, les solives formaient des caissons ornés d'arabesques dans le style du siècle précédent, et qui conservaient les couleurs du châtaignier. Ces décorations pleines de teintes sévères réfléchissaient si peu la lumière, qu'il était difficile de voir leurs dessins, alors même que le soleil donnait en plein dans cette chambre haute d'étage, large et longue. Aussi la lampe d'argent posée sur le manteau d'une vaste cheminée l'éclairait-elle alors si faiblement, que sa lueur tremblotante pouvait être comparée à ces étoiles nébuleuses qui, par momens, percent le voile grisâtre d'une nuit d'automne. Les marmousets pressés

dans le marbre de cette cheminée qui faisait face au lit de la comtesse, offraient des figures si grotesquement hideuses, qu'elle n'osait y arrêter ses regards; elle craignait de les voir se remuer ou d'entendre un rire éclatant sortir de leurs bouches béantes et contournées. En ce moment une horrible tempête grondait par cette cheminée qui en redisait les moindres raffales en leur prêtant un sens lugubre, et la largeur de son tuyau la mettait si bien en communication avec le ciel, que les nombreux tisons du foyer avaient une sorte de respiration; ils brillaient et s'éteignaient tour à tour, au gré du vent. L'écusson de la famille d'Hérouville, sculpté en marbre blanc avec tous

ses lambrequins et les figures de ses tenans, donnait l'apparence d'une tombe à cette espèce d'édifice qui faisait le pendant du lit, autre monument élevé à la gloire de l'hyménée. Un architecte moderne eût été fort embarrassé de décider si la chambre avait été construite pour le lit, ou le lit pour la chambre. Deux amours qui jouaient sur un ciel de noyer orné de guirlandes auraient pu passer pour des anges, et les colonnes de même bois qui soutenaient ce dôme présentaient des allégories mythologiques dont l'explication se trouvait également dans la Bible ou dans les Métamorphoses d'Ovide. Otez le lit, ce ciel aurait également bien couronné dans une église la chaire ou les bancs de l'œuvre. Les

époux montaient par trois marches à cette somptueuse couche entourée d'une estrade et décorée de deux courtines de moire verte à grands dessins brillans, nommés *ramages*, peut-être parce que les oiseaux qu'ils représentent sont censés chanter. Les plis de ces immenses rideaux étaient si raides, qu'à la nuit on eût pris cette soie pour un tissu de métal. Sur le velours vert, orné de crépines d'or, qui formait le fond de ce lit seigneurial, la superstition des comtes d'Hérouville avait attaché un grand crucifix où leur chapelain plaçait un nouveau buis bénit, en même temps qu'il renouvelait au jour de *Pâques fleuries* l'eau du bénitier incrusté au bas de la croix.

D'un côté de la cheminée était une armoire de bois précieux et magnifiquement ouvré, que les jeunes mariées recevaient encore en province le jour de leurs noces. Ces vieux bahuts si recherchés aujourd'hui par les antiquaires étaient l'arsenal où les femmes puisaient les trésors de leurs parures aussi riches qu'élégantes; ils contenaient les dentelles, les corps de jupe, les hauts cols, les robes de prix, les aumônières, les masques, les gants, les voiles, toutes les inventions de la coquetterie du seizième siècle. De l'autre côté, pour la symétrie, s'élevait un meuble semblable où la comtesse mettait ses livres, ses papiers et ses pierreries. D'antiques fauteuils en damas, un grand miroir verdâtre fa-

briqué à Venise et richement encadré dans une espèce de toilette roulante, achevaient l'ameublement de cette chambre. Le plancher était couvert d'un tapis de Perse dont la richesse attestait la galanterie du comte. Sur la dernière marche du lit se trouvait une petite table sur laquelle la femme de chambre servait tous les soirs, dans une coupe d'argent ou d'or, un breuvage préparé avec des épices.

Quand nous avons fait quelques pas dans la vie, nous connaissons la secrète influence exercée par les lieux sur les dispositions de l'âme. Pour qui ne s'est-il pas rencontré des instans mauvais où l'on voit je ne sais quels gages d'espérance dans les choses qui nous environnent?

Heureux ou misérable, l'homme prête une physionomie aux moindres objets avec lesquels il vit; il les écoute et les consulte, tant il est naturellement superstitieux. En ce moment, la comtesse promenait ses regards sur tous les meubles, comme s'ils eussent été des êtres; elle semblait leur demander secours ou protection, et ce luxe sombre lui paraissait inexorable.

Tout-à-coup la tempête redoubla. La jeune femme n'osa plus rien augurer de favorable en entendant les menaces du ciel, dont les changemens étaient interprétés à cette époque de crédulité suivant les idées ou les habitudes de chaque esprit. Elle reporta soudain les yeux vers deux croisées en ogive qui

étaient au bout de la chambre ; mais la petitesse des vitraux et la multiplicité des lames de plomb ne lui permirent pas de voir l'état du firmament et de reconnaître si la fin du monde approchait, comme le prétendaient quelques moines affamés de donations. Elle aurait facilement pu croire à ces prédictions, car le bruit de la mer irritée, dont les vagues assaillaient les murs du château, se joignit à la grande voix de la tempête, et les rochers parurent s'ébranler. Quoique les souffrances se succédassent toujours plus vives et plus cruelles, la comtesse n'osa pas réveiller son mari ; mais elle examina ses traits, comme si le désespoir lui avait conseillé d'y chercher une conso-

lation contre tant de sinistrês pronostics.

Si les choses étaient tristes autour de la jeune femme, cette figure, malgré le calme du sommeil, paraissait plus triste encore. Agitée par les flots du vent, la clarté de la lampe qui se mourait aux bords du lit n'illuminait la tête du comte que par momens, en sorte que les mouvemens de la lueur simulaient sur ce visage en repos les débats d'une pensée orageuse. A peine la comtesse fut-elle rassurée en reconnaissant la cause de ce phénomène. Chaque fois qu'un coup de vent projetait la lumière sur cette grande figure en ombrant les nombreuses callosités qui la caractérisaient, il lui semblait que son mari allait fixer sur elle

deux yeux d'une insoutenable rigueur. Implacable comme la guerre que se faisaient alors le Catholicisme et l'Hérésie, le front du comte était encore menaçant pendant le sommeil; de nombreux sillons produits par les émotions d'une vie guerrière y imprimaient une vague ressemblance avec ces pierres vermiculées qui ornent les monumens de ce temps; pareils aux mousses blanches des vieux chênes, des cheveux gris avant le temps l'entouraient sans grâce; et l'intolérance religieuse y montrait ses brutalités passionnées. La forme d'un nez aquilin qui ressemblait au bec d'un oiseau de proie, les contours noirs et plissés d'un œil jaune, les os saillans d'un visage creusé, la rigidité des ri-

des profondes, le dédain marqué dans la lèvre inférieure, tout indiquait une ambition, un despotisme, une force d'autant plus à craindre que l'étroitesse du crâne trahissait un défaut absolu d'esprit et du courage sans générosité. Ce visage était horriblement défiguré par une large balafre transversale dont la couture figurait une seconde bouche dans la joue droite. A l'âge de trente-trois ans, le comte, jaloux de s'illustrer dans la malheureuse guerre de religion dont la Saint-Barthélemi fut le signal, avait été grièvement blessé au siége de La Rochelle. La malencontre de sa blessure, pour parler le langage du temps, augmenta sa haine contre ceux de la Religion; mais, par une disposition assez naturelle, il enve-

loppa aussi les hommes à belles figures dans son antipathie. Avant cette catastrophe, il était déjà si laid qu'aucune dame n'avait voulu recevoir ses hommages. La seule passion de sa jeunesse fut une femme célèbre nommée la Belle Romaine. La défiance que lui donna sa nouvelle disgrâce le rendit susceptible au point de ne plus croire qu'il pût inspirer une passion véritable; et son caractère devint si sauvage, que s'il eut des succès en galanterie, il les dut à la frayeur inspirée par ses cruautés. La main gauche, que ce terrible catholique avait hors du lit, achevait de peindre son caractère. Étendue de manière à garder la comtesse comme un avare garde son trésor, cette main énorme était couverte de poils si abondans,

elle offrait un lacis de veines et de muscles si saillans, qu'elle ressemblait à quelque branche de hêtre entourée par les tiges d'un lierre jauni. En contemplant la figure du comte, un enfant aurait reconnu l'un de ces ogres dont les terribles histoires leur sont racontées par les nourrices. Il suffisait de voir la largeur et la longueur de la place que le comte occupait dans le lit pour deviner ses proportions gigantesques. Ses gros sourcils grisonnans lui cachaient les paupières de manière à rehausser la clarté de son œil où éclatait la férocité lumineuse de celui d'un loup au guet dans la feuillée. Sous son nez de lion, deux larges moustaches peu soignées, car il méprisait singulièrement la toilette, ne permettaien

pas d'apercevoir la lèvre supérieure. Heureusement pour la comtesse, la large bouche de son mari était muette en ce moment, car les plus doux sons de cette voix rauque la faisaient frissonner. Quoique le comte d'Hérouville eût à peine cinquante ans, au premier abord, on pouvait lui en donner soixante, tant les fatigues de la guerre, sans altérer sa constitution robuste, avaient outragé sa physionomie; mais il se souciait fort peu de passer pour un *mignon*.

La comtesse, qui atteignait à peine sa dix-huitième année, formait auprès de cette immense figure, un contraste pénible à voir. Elle était blanche et svelte; ses cheveux châtains, mélangés de teintes d'or, se jouaient

sur son cou comme des nuages de bistre et découpaient un de ces visages délicats trouvés par Carlo Dolci pour ses madones au teint d'ivoire, qui semblent prêtes à expirer sous les atteintes de la douleur physique. Vous eussiez dit l'apparition d'un ange chargé d'adoucir les volontés du comte d'Hérouville.

—Non, il ne nous tuera pas, s'écria-t-elle mentalement après avoir long-temps contemplé son mari. N'est-il pas franc, noble, courageux et fidèle à sa parole?

Fidèle à sa parole? En reproduisant cette phrase par la pensée, elle tressaillit violemment et resta comme stupide. Pour comprendre l'horreur de la situation où se trouvait la comtesse, il est nécessaire d'ajouter

que cette scène nocturne avait lieu en 1591, époque à laquelle la guerre civile régnait en France, et où les lois étaient sans vigueur. Les excès de la Ligue, opposée à l'avénement de Henri IV, surpassaient toutes les calamités des guerres de religion. La licence devint même alors si grande que personne n'était surpris de voir un grand seigneur faire tuer son ennemi publiquement, en plein jour. Lorsqu'une expédition militaire dirigée dans un intérêt privé était conduite au nom de la Ligue ou du Roi, elle obtenait des deux parts les plus grands éloges. Ce fut ainsi que Balagny, un soldat, faillit devenir prince souverain, aux portes de la France. Quant aux meurtres commis en famille, s'il est permis de se ser-

vir de cette expression, on ne s'en souciait pas plus, dit un contemporain, que d'une gerbe de *feurre*, à moins qu'ils n'eussent été accompagnés de circonstances par trop cruelles. Quelque temps avant la mort du roi, une dame de la cour assassina un gentilhomme qui avait tenu sur elle des discours malséans. L'un des mignons de Henri III lui dit : — Elle l'a, vive Dieu ! sire, fort joliment dagué ! Par la rigueur de ses exécutions, le comte d'Hérouville, un des plus emportés royalistes de Normandie, maintenait sous l'obéissance de Henri IV toute la partie de cette province qui avoisine la Bretagne. Chef de l'une des plus riches familles de France, il avait considé-

rablement augmenté le revenu de ses nombreuses terres en épousant, sept mois avant la nuit pendant laquelle commence cette histoire, Jeanne de Saint-Savin, jeune demoiselle qui, par un hasard assez commun dans ces temps où les gens mouraient dru comme mouches, avait subitement réuni sur sa tête les biens des deux branches de la maison de Saint-Savin. La nécessité, la terreur furent les seuls témoins de cette union. Dans un repas donné, deux mois après, par la ville de Bayeux au comte et à la comtesse d'Hérouville à l'occasion de leur mariage, il s'éleva une discussion qui, par cette époque d'ignorance, fut trouvée fort saugrenue; elle était relative à la prétendue légi-

timité des enfans venant au monde dix mois après la mort du mari, ou sept mois après la première nuit des noces. — Madame, dit brutalement le comte à sa femme, quant à me donner un enfant dix mois après ma mort, je n'y peux. Mais pour votre début, n'accouchez pas à sept mois. — Que ferais-tu donc, vieil ours? demanda le jeune marquis de Pont-Carré pensant que le comte voulait plaisanter. — Je tordrais fort proprement le col à la mère et à l'enfant. Une rèponse aussi péremptoire servit de clôture à cette discussion imprudemment élevée par un seigneur bas-normand. Les convives gardèrent le silence en contemplant avec une sorte de terreur la jolie comtesse

d'Hérouville. Tous étaient persuadés que dans l'occurrence ce farouche seigneur exécuterait sa menace.

La parole du comte retentit dans le sein de la jeune femme, alors enceinte ; à l'instant même , un de ces pressentimens qui sillonnent l'âme comme un éclair de l'avenir, l'avertit qu'elle accoucherait à sept mois; et une chaleur intérieure l'enveloppa de la tête aux pieds en concentrant la vie au cœur avec tant de violence qu'elle se sentit extérieurement comme dans un bain de glace. Depuis lors , il ne se passa pas un jour sans que ce mouvement de terreur secrète n'arrêtât les élans les plus innocens de son âme. Le souvenir du regard et de l'inflexion de voix par lesquels le

comte accompagna son arrêt, glaçait encore le sang de la jeune femme, et faisait taire ses douleurs lorsque, penchée sur cette tête endormie, elle voulait y trouver durant le sommeil les indices d'une pitié qu'elle y cherchait vainement pendant la veille. Cet enfant menacé de mort avant de naître, lui demandant le jour par un mouvement vigoureux, elle s'écria d'une voix qui ressemblait à un soupir : — Pauvre petit! Elle n'acheva point, car il y a des idées qu'une mère ne supporte pas. Incapable de raisonner en ce moment, la comtesse fut comme étouffée par une angoisse qui lui était inconnue. Deux larmes échappées de ses yeux roulèrent lentement le long de ses joues, y tracèrent deux lignes

brillantes, et restèrent suspendues au contour de son blanc visage, semblables à deux gouttes de rosée sur un lys. Quel savant oserait prendre sur lui de dire que l'enfant reste sur un terrain neutre où les émotions de la mère ne pénètrent pas, pendant ces heures où l'âme embrasse le corps et lui communique ses impressions, où la pensée infiltre au sang des baumes réparateurs ou des fluides vénéneux? Cette terreur qui agitait l'arbre troublait-elle le fruit? Ce mot : Pauvre petit! était-il un arrêt dicté par une vision de son avenir? Le tressaillement de la mère fut bien énergique, et son regard fut bien perçant! La sanglante réponse échappée au comte était un anneau qui ratta-

chait mystérieusement le passé de sa femme à cet accouchement prématuré. Ses odieux soupçons, si publiquement exprimés, avaient jeté dans les souvenirs de la comtesse la terreur dont ils dotaient l'avenir. Depuis ce fatal gala, elle chassait, avec autant de crainte qu'une autre femme aurait pris de plaisir à les évoquer, mille tableaux épars que sa vive imagination lui dessinait souvent malgré ses efforts. Elle se refusait à l'émouvante contemplation des heureux jours où son cœur était libre d'aimer. Semblables aux mélodies du pays natal qui font pleurer les bannis, ces souvenirs lui retraçaient des sensations si délicieuses que sa jeune conscience les lui reprochait comme au-

tant de crimes, et s'en servait pour rendre plus terrible encore la promesse du comte; car là était le secret de l'horreur qui oppressait la comtesse. Les figures endormies possèdent une espèce de suavité due au repos parfait du corps et de l'intelligence; mais, quoiqu'elle changeât peu la dure expression des traits du comte, l'illusion offre aux malheureux de si attrayans mirages que la jeune femme finit par trouver un espoir dans ce calme trompeur. La tempête qui déchaînait alors des torrens de pluie ne fit plus entendre qu'un mugissement mélancolique, ses craintes et ses douleurs lui laissèrent également un moment de répit. En contemplant l'homme auquel sa vie était liée, la comtesse se

laissa donc entraîner alors dans une rêverie dont la douceur fut si enivrante, qu'elle n'eut pas la force d'en rompre le charme. En un instant, par une de ces visions qui participent de la puissance divine, elle fit passer devant elle les rapides images d'un bonheur perdu sans retour.

Jeanne aperçut d'abord faiblement, et comme dans la lointaine lumière de l'aurore, le modeste château où son insouciante enfance s'écoula; ce fut bien la pelouse verte, le ruisseau frais, la petite chambre, théâtre de ses premiers jeux. Elle se vit cueillant des fleurs, les plantant et ne devinant pas pourquoi toutes se fanaient sans grandir, malgré sa constance à les arroser. Bientôt lui ap-

parut confusément encore la ville immense et le grand hôtel noirci par le temps où sa mère la conduisit à l'âge de sept ans. Sa railleuse mémoire lui montra les vieilles têtes des maîtres qui la tourmentèrent. A travers un torrent de mots espagnols ou italiens, en répétant en son âme des romances aux sons d'un joli rebec, elle se rappela la personne de son père. Au retour du palais, elle allait au-devant du président, le regardait descendre de sa mule à son montoir, lui prenait la main pour gravir avec lui l'escalier; et par son babil, chassait les soucis judiciaires qu'il ne dépouillait pas toujours avec la robe noire ou rouge dont, par espièglerie, la fourrure blanche mélangée de noir tomba sous ses ci-

seaux. Elle ne jeta qu'un regard sur le confesseur de sa tante, la supérieure des Clarisses, homme rigide et fanatique, chargé de l'initier aux mystères de la religion. Endurci par les sévérités que nécessitait l'hérésie, ce vieux prêtre secouait à tout propos les chaînes de l'enfer, ne parlait que des vengeances célestes, et la rendait craintive en lui persuadant qu'elle était toujours en présence de Dieu. Devenue timide, elle n'osait lever les yeux, et n'avait plus que du respect pour sa mère, à qui jusqu'alors elle avait fait partager ses folâtreries. Dès ce moment une religieuse terreur s'emparait de son jeune cœur, quand elle voyait cette mère bien-aimée arrêtant sur elle ses yeux bleus avec une apparence de colère.

Elle se retrouva tout-à-coup dans sa seconde enfance, époque pendant laquelle elle ne comprit rien encore aux choses de la vie. Elle salua par un regret presque moqueur ces jours où tout son bonheur fut de travailler avec sa mère dans un petit salon de tapisserie, de prier dans une grande église, de chanter une romance en s'accompagnant du rebec, de lire en cachette un livre de chevalerie, déchirer une fleur par curiosité, découvrir quels présens lui ferait son père à la fête du bienheureux saint Jean, et chercher le sens des paroles qu'on n'achevait pas devant elle. Aussitôt elle effaça par une pensée, comme on efface un mot crayonné sur un album, les enfantines joies que, pendant ce moment où elle

ne souffrait pas, son imagination venait de lui choisir parmi tous les tableaux que les seize premières années de sa vie pouvaient lui offrir. La grâce de cet océan limpide fut bientôt éclipsée par l'éclat d'un plus frais souvenir, quoiqu'orageux. La joyeuse paix de son enfance lui apportait moins de douceur qu'un seul des troubles semés dans les deux dernières années de sa vie, années riches en trésors pour toujours ensevelis dans son cœur. La comtesse arriva soudain à cette ravissante matinée où, précisément au fond du grand parloir en bois de chêne sculpté qui servait de salle à manger, elle vit son beau cousin pour la première fois. Effrayée par les séditions de Paris, la famille de sa

mère envoyait à Rouen ce jeune courtisan dans l'espérance qu'il s'y formerait aux devoirs de la magistrature auprès de son grand-oncle, de qui la charge lui serait transmise quelque jour. La comtesse sourit involontairement en songeant à la vivacité avec laquelle elle s'était retirée en reconnaissant ce parent attendu qu'elle ne connaissait pas. Malgré sa promptitude à ouvrir et fermer la porte, son coup-d'œil avait mis dans son âme une si vigoureuse empreinte de cette scène, qu'en ce moment il lui semblait encore le voir tel qu'il se produisit en se retournant. Elle n'avait alors admiré, qu'à la dérobée, le goût et le luxe répandus sur des vêtemens faits à Paris ; aujourd'hui plus

hardie dans son souvenir, son œil allait librement du manteau en velours violet brodé d'or et doublé de satin, aux ferrons qui garnissaient les bottines, et des jolis losanges crevés du pourpoint et du haut-de-chausse, à la riche collerette rabattue qui laissait voir un cou frais aussi blanc que la dentelle; elle flattait avec la main une figure caractérisée par deux petites moustaches relevées en pointe, et par une royale pareille à l'une des queues d'hermine semées sur l'épitoge de son père. Au milieu du silence et de la nuit, les yeux fixés sur les courtines de moire qu'elle ne voyait plus, oubliant et l'orage et son mari, la comtesse osa se rappeler

comment, après bien des jours qui lui semblèrent aussi longs que des années, tant pleins ils furent, le jardin entouré de vieux murs noirs et le noir hôtel de son père lui parurent dorés et lumineux. Elle aimait, elle était aimée ! Comment, craignant les regards sévères de sa mère, elle s'était glissée un matin dans le cabinet de son père pour lui faire ses jeunes confidences, après s'être assise sur lui et s'être permis des espiègleries qui avaient attiré le sourire aux lèvres de l'éloquent magistrat, sourire qu'elle attendait pour lui dire : « — Me gronderez-vous, si je vous dis quelque chose ? » Elle croyait entendre encore son père lui disant après un interrogatoire où, pour la première

fois, elle parlait de son amour : « — Eh bien ! mon enfant, nous verrons. S'il étudie bien, s'il veut me succéder, s'il continue à te plaire, je me mettrai de ta conspiration ! » Elle n'avait plus rien écouté, elle avait baisé son père et renversé les paperasses pour courir au grand tilleul où, tous les matins avant le lever de sa redoutable mère, elle rencontrait le gentil George de Chaverny ! Le courtisan promettait de dévorer les lois et les coutumes, il quittait les riches ajustemens de la noblesse d'épée pour prendre le sévère costume des magistrats. — Je t'aime bien mieux vêtu de noir, lui disait-elle. Elle mentait, mais ce mensonge avait rendu son bien-aimé moins triste

d'avoir jeté la dague. Le souvenir des ruses employées pour tromper sa mère de qui la sévérité semblait grande, lui rendirent les joies fécondes d'un amour innocent, permis et partagé. C'était quelques rendez-vous sous les tilleuls où la parole était plus libre sans témoins : les furtives étreintes et les baisers surpris, enfin tous les naïfs à-comptes de la passion qui ne dépasse point les bornes de la modestie. Revivant comme en songe dans ces délicieuses journées où elle s'accusait d'avoir eu trop de bonheur, elle osa baiser en songe cette jeune figure aux regards enflammés, et cette bouche vermeille qui lui parla si bien d'amour. Elle avait aimé Chaverny pauvre en apparence; mais combien

de trésors n'avait-elle pas découverts dans cette âme aussi douce qu'elle était forte ! Tout-à-coup meurt le président, Chaverny ne lui succède pas, la guerre civile survient flamboyante. Par les soins de leur cousin, elle et sa mère trouvent un asile secret dans une petite ville de la Basse-Normandie. Bientôt les morts successives de quelques parens la rendent une des plus riches héritières de France. Avec la médiocrité de fortune s'enfuit le bonheur. La sauvage et terrible figure du comte d'Hérouville qui demande sa main, lui apparaît comme une nuée grosse de foudre qui étend son crêpe sur les richesses de la terre jusqu'alors dorée par le soleil. La pauvre comtesse s'efforce de chasser le

souvenir des scènes de désespoir et de larmes amenées par sa longue résistance. Elle voit confusément l'incendie de la petite ville, puis Chaverny le huguenot mis en prison, menacé de mort, et attendant un horrible supplice. Arrive cette épouvantable soirée où sa mère pâle et mourante se prosterne à ses pieds, elle peut sauver son cousin, elle cède : il est nuit; le comte, revenu sanglant du combat, se trouve prêt; il fait surgir un prêtre, des flambeaux, une église; elle appartient au malheur. A peine peut-elle dire adieu à son beau cousin délivré. — « Chaverny, si tu m'aimes, ne me revois jamais! » Elle entend le bruit lointain des pas de son noble ami qu'elle n'a plus revu; mais elle garde

au fond du cœur son dernier regard qu'elle retrouve si souvent dans ses songes et qui les lui éclaire. Comme un chat enfermé dans la cage d'un lion, la jeune femme craint à chaque heure les griffes du maître, toujours levées sur elle. La comtesse se fait un crime de revêtir à certains jours, consacrés par quelque plaisir inattendu, la robe que portait la jeune fille au moment où elle vit son amant. Aujourd'hui, pour être heureuse, elle doit oublier le passé, ne plus songer à l'avenir. — Je ne me crois pas coupable, se dit-elle; mais si je le parais aux yeux du comte, n'est-ce pas comme si je l'étais? Peut-être le suis-je! La sainte Vierge n'a-t-elle pas conçu sans... Elle s'arrêta.

Pendant ce moment où ses pen-

sées étaient nuageuses, où son âme voyageait dans le monde des fantaisies, sa naïveté lui fit attribuer au dernier regard, par lequel son amant lui darda toute sa vie, le pouvoir qu'exerça la Visitation de l'ange sur la mère du Sauveur. Cette supposition, digne du temps d'innocence auquel sa rêverie l'avait reportée, s'évanouit devant le souvenir d'une scène plus odieuse que la mort. La pauvre comtesse. ne pouvait plus conserver de doute sur la légitimité de l'enfant qui s'agitait dans son sein. La première nuit des noces lui apparut dans toute l'horreur de ses supplices, traînant à sa suite bien d'autres nuits, et de plus tristes jours! — Ah! pauvre Chaverny! s'écria-t-elle en pleurant, toi si

soumis, si gracieux, tu m'as toujours été bienfaisant!

Elle tourna les yeux sur son mari, comme pour se persuader encore que cette figure lui promettait une clémence si chèrement achetée. Le comte était éveillé; ses deux yeux jaunes, aussi clairs que ceux d'un tigre, brillaient sous les touffes de ses sourcils, et jamais son regard n'avait été plus incisif. La comtesse, épouvantée d'avoir rencontré ce regard, se glissa sous la courtepointe et resta sans mouvement.

— Pourquoi pleurez-vous, demanda le comte en tirant vivement le drap sous lequel sa femme s'était cachée.

Cette voix, toujours effrayante pour elle, eut en ce moment une

douceur factice qui lui sembla de bon augure.

— Je souffre beaucoup, répondit-elle.

— Eh bien ! ma mignonne, est-ce un crime que de souffrir, pourquoi trembler quand je vous regarde ? Hélas, que faut-il donc faire pour être aimé ! Toutes les rides de son front s'amassèrent entre ses deux sourcils. — Je vous cause toujours de l'effroi, je le vois bien, ajouta-t-il en soupirant.

Conseillée par l'instinct des caractères faibles, la comtesse l'interrompit en jetant quelques gémissemens et s'écria : — Je crains de faire une fausse couche ! J'ai couru sur les rochers pendant toute la soi-

rée, je me serai sans doute trop fatiguée.

En entendant ces paroles, le sire d'Hérouville jeta sur sa femme un regard si soupçonneux qu'elle rougit en frissonnant, et il prit la peur qu'il inspirait à cette naïve créature pour l'expression d'un remords.

— Peut-être est-ce un accouchement véritable qui commence, demanda-t-il.

— Eh bien ? dit-elle.

— Eh bien ! dans tous les cas, il faut ici un homme habile, et je vais l'aller chercher.

L'air sombre qui accompagnait ces paroles glaça la comtesse, elle retomba sur le lit en poussant un soupir arraché plutôt par le sentiment de sa destinée que par les an-

goisses de la crise prochaine. Ce gémissement acheva de prouver au comte la vraisemblance des soupçons qui se réveillaient dans son esprit. En affectant un calme que les accens de sa voix, ses gestes et ses regards démentaient, il se leva précipitamment, s'enveloppa d'une robe qu'il trouva sur un fauteuil, et commença par fermer une porte située auprès de la cheminée, et par laquelle on passait de la chambre de parade dans les appartemens de réception qui communiquaient à l'escalier d'honneur. En voyant son mari garder cette clé, la comtesse eut le pressentiment d'un malheur; elle l'entendit ouvrir la porte opposée à celle qu'il venait de fermer, et se rendre dans une autre

pièce où couchaient les comtes d'Hérouville, quand ils n'honoraient pas leurs femmes de leur noble compagnie. La comtesse ne connaissait que par ouï-dire la destination de cette chambre; la jalousie fixait son mari près d'elle; et si quelques expéditions militaires l'obligeaient à quitter le lit d'honneur, il laissait au château des argus dont l'incessant espionnage accusait ses outrageuses défiances. Malgré l'attention avec laquelle la comtesse s'efforçait d'écouter le moindre bruit, elle n'entendit plus rien: le comte était arrivé dans une longue galerie contiguë à sa chambre, et qui occupait l'aile occidentale du château. Le cardinal d'Hérouville, son grand-oncle, amateur passionné

des œuvres de l'imprimerie, y avait amassé une bibliothèque aussi curieuse par le nombre que par la beauté des volumes. La prudence lui avait fait pratiquer dans les murs une de ces inventions conseillées par la solitude ou par la peur monastique; une chaîne d'argent mettait en mouvement, au moyen de fils invisibles, une sonnette placée au chevet d'un serviteur fidèle. Le comte tira cette chaîne, un écuyer de garde ne tarda pas à faire retentir du bruit de ses bottes et de ses éperons les dalles sonores d'une vis en colimaçon contenue dans la haute tourelle qui flanquait l'angle occidental du château du côté de la mer. En entendant monter son serviteur, le comte alla dérouiller les ressorts de

fer et les verroux qui défendaient la porte secrète par laquelle la galerie communiquait avec la tour, et il introduisit dans ce sanctuaire de la science un homme d'armes dont l'encolure annonçait un serviteur digne du maître. L'écuyer à peine éveillé semblait avoir marché par instinct; la lanterne de corne qu'il tenait à la main éclaira si faiblement la longue galerie, que son maître et lui se dessinèrent dans l'obscurité comme deux fantômes.

— Selle mon cheval de bataille à l'instant même, et tu vas m'accompagner. Cet ordre fut prononcé d'un son de voix profond qui réveilla l'intelligence du serviteur; il leva les yeux sur son maître, et rencontra un regard si perçant qu'il en reçut

comme une secousse électrique. — Bertrand, ajouta le comte en posant la main droite sur le bras de l'écuyer, tu quitteras ta cuirasse et prendras les habits d'un capitaine de miquelets.

— Vive Dieu, monseigneur, me déguiser en ligueur! Excusez-moi, je vous obéirai, maisj 'aimerais autant être pendu.

Flatté dans son fanatisme, le comte sourit; mais pour effacer ce rire qui contrastait avec l'expression répandue sur son visage, il répondit brusquement: — Choisis dans l'écurie un cheval assez vigoureux pour que tu puisses me suivre. Nous marcherons comme des balles au sortir de l'arquebuse. Quand je serai prêt, sois-le. Je sonnerai de nouveau.

Bertrand s'inclina en silence, et partit; mais quand il eut descendu quelques marches, il se dit à lui-même, en entendant siffler l'ouragan: — Tous les démons sont dehors, jarnidieu! J'aurais été bien étonné de voir celui-ci rester tranquille. Nous avons surpris Saint-Lô par une tempête semblable.

Le comte trouva dans sa chambre le costume qui lui servait souvent pour ses stratagèmes. Après avoir revêtu sa mauvaise casaque qui avait l'air d'appartenir à l'un de ces pauvres reîtres dont Henri IV payait si rarement la solde, il revint dans la chambre où gémissait sa femme

—Tâchez de souffrir patiemment, lui dit-il. Je crèverai, s'il le faut,

mon cheval, afin de revenir plus vite pour apaiser vos douleurs.

Ces paroles n'annonçaient rien de funeste, et la comtesse enhardie se préparait à faire une question, lorsque le comte lui demanda tout-à-coup : — Ne pourriez-vous me dire où sont vos masques ?

— Mes masques, répondit-elle. Bon Dieu ! qu'en voulez-vous faire?

— Où sont vos masques? répéta-t-il avec sa violence ordinaire.

— Dans le bahut, dit-elle.

La comtesse ne put s'empêcher de frémir en voyant son mari choisir dans ses masques un *touret de nez*, dont l'usage était aussi naturel aux dames de cette époque, que l'est celui des gants aux femmes d'aujourd'hui. Le comte devint entièrement

méconnaissable quand il eut mis sur sa tête un mauvais chapeau de feutre gris, orné d'une vieille plume de coq toute cassée. Il serra autour de ses reins un large ceinturon de cuir dans la gaîne duquel il passa une dague qu'il ne portait pas habituellement. Ces misérables vêtemens lui donnèrent un aspect si effrayant, et il s'avança vers le lit par un mouvement si étrange, que la comtesse crut sa dernière heure arrivée.

— Ah ! ne nous tuez pas, s'écria-t-elle. Laissez-moi mon enfant, je vous aimerai bien.

— Vous vous sentez donc bien coupable pour m'offrir comme une rançon de vos fautes l'amour que vous me devez?

La voix du comte eut un son lugubre sous le velours ; ses amères paroles furent accompagnées d'un regard qui eut la pesanteur du plomb, et anéantit la comtesse en tombant sur elle.

—Mon Dieu, s'écria-t-elle douloureusement, l'innocence serait-elle donc funeste ?

— Il ne s'agit pas de votre mort, lui répondit son maître en sortant de la rêverie où il était tombé, mais de faire exactement, et pour l'amour de moi, ce que je réclame en ce moment de vous. Il jeta sur le lit un des deux masques qu'il tenait, et sourit de pitié en voyant le geste de frayeur involontaire qu'arrachait à sa femme le choc si léger du velours noir.—Vous ne me ferez qu'un

mièvre enfant ! s'écria-t-il. Ayez ce masque sur votre visage lorsque je serai de retour, ajouta-t-il. Je ne veux pas qu'un croquant puisse se vanter d'avoir vu la comtesse d'Hérouville!

— Pourquoi prendre un homme pour cet office, demanda-t-elle à voix basse.

— Oh! oh! ma mie, ne suis-je pas le maître ici? répondit le comte.

— Qu'importe un mystère de plus, dit la comtesse au désespoir.

Son maître avait disparu, cette exclamation fut sans danger pour elle, car souvent l'oppresseur étend ses mesures aussi loin que va la crainte de l'opprimé. Par un des courts momens de calme qui séparaient les accès de la tempête, la comtesse entendit le pas de deux

chevaux qui semblaient voler à travers les dunes périlleuses et les rochers sur lesquels ce vieux château était assis. Ce bruit fut promptement étouffé par la voix des flots. Bientôt elle se trouva prisonnière dans ce sombre appartement, seule au milieu d'une nuit tour à tour silencieuse ou menaçante, et sans secours pour conjurer un malheur qu'elle voyait s'avancer à grands pas. La comtesse chercha quelque ruse pour sauver cet enfant conçu dans les larmes et déjà devenu toute sa consolation, le principe de ses idées, l'avenir de ses affections, sa seule et frêle espérance. Soutenue par un maternel courage, elle alla prendre le petit cor dont se servait son mari pour faire venir ses gens,

ouvrit une fenêtre, et tira du cuivre des accens grêles qui se perdirent sur la vaste étendue des eaux, comme une bulle lancée dans les airs par un enfant. Elle comprit l'inutilité de cette plainte ignorée des hommes et se mit à marcher à travers les appartemens, en espérant que toutes les issues ne seraient pas fermées. Parvenue à la bibliothèque, elle chercha, mais en vain, s'il n'y existerait pas quelque passage secret, elle traversa la longue galerie des livres, atteignit la fenêtre la plus rapprochée de la cour d'honneur du château, fit de nouveau retentir les échos en sonnant du cor, et lutta sans succès avec la voix de l'ouragan. Dans son découragement, elle pensait à se

confier à l'une de ses femmes, toutes créatures de son mari, lorsqu'en passant dans son oratoire elle vit que le comte avait fermé la porte qui conduisait à leurs appartemens. Ce fut une horrible découverte. Tant de précautions prises pour l'isoler annonçaient le désir de procéder sans témoins à quelque terrible exécution. A mesure que la comtesse perdait tout espoir, les douleurs venaient l'assaillir plus vives, plus ardentes. Le pressentiment d'un meurtre possible joint à la fatigue de ses efforts lui enleva le reste de ses forces. Elle ressemblait au naufragé qui succombe, emporté par une dernière lame moins furieuse que toutes celles qu'il a vaincues. La douloureuse ivresse de l'enfantement ne lui per-

mit plus de compter les heures. Au moment où elle se crut sur le point d'accoucher, seule, sans secours, et qu'à ses terreurs se joignait la crainte des accidens auxquels son inexpérience l'exposait, le comte arriva soudain sans qu'elle l'eût entendu venir. Cet homme se trouva là comme un démon réclamant à l'expiration d'un pacte l'âme qui lui a été vendue, il gronda sourdement en voyant le visage de sa femme découvert; mais après l'avoir assez adroitement masquée, il l'emporta dans ses bras et la déposa sur le lit de sa chambre.

L'effroi que cette apparition et cet enlèvement inspirèrent à la comtesse fit taire un moment ses douleurs, elle put jeter un regard furtif sur les acteurs de cette scène

mystérieuse, et ne reconnut pas Bertrand qui s'était masqué aussi soigneusement que son maître. Après avoir allumé à la hâte quelques bougies dont la clarté se mêlait aux premiers rayons du soleil qui rougissait les vitraux, ce serviteur alla s'appuyer à l'angle d'une embrasure de fenêtre. Là, le visage tourné vers le mur, il semblait en mesurer l'épaisseur et se tenait dans une immobilité si complète que vous eussiez dit d'une statue de chevalier. Au milieu de la chambre, la comtesse apérçut un petit homme gras, tout pantois, dont les yeux étaient bandés et dont les traits étaient si bouleversés par la terreur, qu'il lui fut impossible de deviner leur expression habituelle.

— Par la mort-dieu! monsieur le drôle, dit le comte en lui rendant la vue par un mouvement brusque qui fit tomber au cou de l'inconnu le bandeau qu'il avait sur les yeux, ne t'avise pas de regarder autre chose que la misérable sur laquelle tu vas exercer ta science; sinon, je te jette dans la rivière qui coule sous ces fenêtres après t'avoir mis un collier de diamans qui pèseront plus de cent livres! Et il tira légèrement sur la poitrine de son auditeur stupéfait la cravate qui avait servi de bandeau. — Examine d'abord si ce n'est qu'une fausse couche; dans ce cas, ta vie me répondrait de la sienne: mais si l'enfant est vivant, tu me l'apporteras.

Après cette allocution, le comte

saisit par le milieu du corps le pauvre opérateur, l'enleva comme une plume de la place où il était, et le posa devant la comtesse. Le seigneur alla se placer au fond de l'embrasure de la croisée, où il joua du tambour avec ses doigts sur le vitrage, en portant alternativement ses yeux sur son serviteur, sur le lit et sur l'Océan, comme s'il eût voulu promettre à l'enfant attendu la mer pour berceau.

L'homme que, par une violence inouïe, le comte et Bertrand venaient d'arracher au plus doux sommeil qui eût jamais clos paupière humaine, pour l'attacher en croupe sur un cheval qu'il put croire poursuivi par l'enfer, était un personnage dont la physionomie peut servir à caracté-

riser celle de cette époque, et dont l'influence se fit d'ailleurs sentir dans la maison d'Hérouville.

Jamais en aucun temps les nobles ne furent moins instruits en sciences naturelles, et jamais l'astrologie judiciaire ne fut plus en honneur, car jamais on ne désira plus vivement connaître l'avenir. Cette ignorance et cette curiosité générale avaient amené la plus grande confusion dans les connaissances humaines : tout y était pratique personnelle, car les nomenclatures de la théorie manquaient encore ; l'imprimerie exigeait de grands frais, les communications scientifiques avaient peu de rapidité ; l'Eglise persécutait encore les sciences tout d'examen qui se basaient sur l'analyse des phénomènes naturels ; et la persécution

engendrait le mystère. Donc, pour le peuple comme pour les grands, physicien et alchimiste, mathématicien et astronome, astrologue et nécromancien, étaient six attributs qui se confondaient en la personne du médecin. Dans ce temps, le médecin supérieur était soupçonné de cultiver la magie; tout en guérissant des malades, il devait tirer des horoscopes. Les princes protégeaient d'ailleurs ces génies auxquels se révélait l'avenir, ils les logeaient chez eux et les pensionnaient. Le fameux Corneille Agrippa, venu en France pour être le médecin de Henri II, ne voulut pas, comme le faisait Nostradamus, pronostiquer l'avenir; il fut congédié par Catherine de Médicis qui le remplaça par

Cosme Ruggieri. Les hommes supérieurs à leur temps et qui travaillaient aux sciences étaient donc difficilement appréciés; tous inspiraient la terreur qu'on avait pour les sciences occultes et leurs résultats.

Sans être précisément un de ces fameux mathématiciens, l'homme enlevé par le comte jouissait en Normandie de la réputation équivoque attachée à un médecin chargé d'œuvres ténébreuses. Cet homme était l'espèce de sorcier que les paysans nomment encore, dans plusieurs endroits de la France, un *Rebouteur*. Ce nom appartenait à quelques génies bruts qui, sans étude apparente, mais par des connaissances héréditaires et souvent par l'effet d'une longue pratique dont les ob-

servations s'accumulaient dans une famille, *reboutaient*, c'est-à-dire remettaient les jambes et les bras cassés, guérissaient bêtes et gens de certaines maladies, et possédaient des secrets prétendus merveilleux pour le traitement des cas graves. Non-seulement maître Antoine Beauvouloir, tel était le nom du rebouteur, avait eu pour aïeul et pour père deux fameux praticiens dont il possédait les traditions, mais encore il était instruit en médecine; il s'occupait de sciences naturelles. Les gens de la campagne voyaient son cabinet plein de livres et de choses étranges qui donnaient à ses succès une teinte de magie. Sans passer précisément pour sorcier, Antoine Beauvouloir imprimait à trente

lieues à la ronde un respect voisin de la terreur aux gens du peuple; et chose plus dangereuse pour lui-même, il avait à sa disposition des secrets de vie et de mort qui concernaient les familles nobles du pays. Comme son grand-père et son père, il était célèbre par son habileté dans les accouchemens, avortemens et fausses couches. Or, dans ces temps de désordres, les fautes furent assez fréquentes et les passions assez mauvaises pour que la haute noblesse se vît obligée d'initier souvent maître Antoine Beauvouloir à des secrets honteux ou terribles. Nécessaire à sa sécurité, sa discrétion était à toute épreuve; aussi sa clientèle le payait-elle généreusement, en sorte que sa for-

tune héréditaire s'augmentait beaucoup. Toujours en route, tantôt surpris comme il venait de l'être par le comte, tantôt obligé de passer plusieurs jours chez quelque grande dame, il ne s'était pas encore marié; d'ailleurs sa renommée avait empêché plusieurs filles de l'épouser. Incapable de chercher des consolations dans les hasards de son métier qui lui conférait tant de pouvoir sur les faiblesses féminines, le pauvre rebouteur se sentait fait pour les joies de la famille, et ne pouvait se les donner. Ce bonhomme cachait un excellent cœur sous les apparences trompeuses d'un caractère gai, en harmonie avec sa figure joufflue, avec ses formes rondes, avec la vivacité de son petit corps

gras et la franchise de son parler. Il désirait donc se marier pour avoir une fille qui transportât ses biens à quelque pauvre gentilhomme ; car il n'aimait pas son état de rebouteur, et voulait faire sortir sa famille de la situation où la mettaient les préjugés du temps. Son caractère s'était d'ailleurs assez bien accommodé de la joie et des repas qui couronnaient ses principales opérations. L'habitude d'être partout l'homme le plus important avait ajouté à sa gaîté constitutive une dose de vanité grave. Ses impertinences étaient presque toujours bien reçues dans les momens de crise, où il se plaisait à opérer avec une certaine lenteur magistrale. De plus, il était curieux comme un rossignol, gourmand comme un lé-

vrier et bavard comme le sont les diplomates qui parlent sans jamais rien trahir de leurs secrets. A ces défauts près, développés en lui par les aventures multipliées où le jetait sa profession, Antoine Beauvouloir passait pour être le moins mauvais homme de la Normandie. Quoiqu'il appartînt au petit nombre d'esprits supérieurs à leur temps, un bon sens de campagnard normand lui avait conseillé de tenir cachées ses idées acquises et les vérités qu'il découvrait.

En se trouvant placé par le comte devant une femme en mal d'enfant, le rebouteur recouvra toute sa présence d'esprit. Il se mit à tâter le pouls de la dame masquée, sans penser aucunement à elle : mais,

à l'aide de ce maintien doctoral, il pouvait réfléchir et réfléchissait sur sa propre situation. Dans aucune des intrigues honteuses et criminelles où la force l'avait contraint d'agir en instrument aveugle, jamais les précautions n'avaient été gardées avec autant de prudence qu'elles l'étaient dans celle-ci. Quoique sa mort eût été souvent mise en délibération, comme moyen d'assurer le succès des entreprises auxquelles il participait malgré lui, jamais sa vie n'avait été compromise autant qu'elle l'était en ce moment. Avant tout, il résolut de reconnaître ceux qui l'employaient, et de s'enquérir ainsi de l'étendue de son danger afin de pouvoir sauver sa chère personne.

— De quoi s'agit-il, demanda le rebouteur à voix basse en disposant la comtesse à recevoir les secours de son expérience.

— Ne lui donnez pas l'enfant.

— Parlez haut, dit le comte d'une voix tonnante qui empêcha maître Beauvouloir d'entendre le dernier mot prononcé par la victime. Sinon, ajouta le seigneur qui déguisait soigneusement sa voix, dis ton *In manus*.

— Plaignez-vous à haute voix, dit le rebouteur à la dame. Criez, jarnidieu ! cet homme a des pierreries qui ne vous iràient pas mieux qu'à moi ! Du courage, ma petite dame !

— Aie la main légère, cria de nouveau le comte.

— Monsieur est jaloux, répondit l'opérateur d'une petite voix aigre qui fut heureusement couverte par les cris de la comtesse.

Pour la sûreté de maître Beauvouloir, la nature se montra clémente. Ce fut plutôt un avortement qu'un accouchement, tant l'enfant qui vint était chétif; aussi causa-t-il peu de douleurs à sa mère.

— Par le ventre de la sainte Vierge, s'écria le curieux rebouteur, ce n'est pas une fausse couche!

Le comte fit trembler le plancher en piétinant de rage, et la comtèsse pinça maître Beauvouloir.

— Ah, j'y suis, se dit-il à lui-même. — Ce devait donc être une fausse couche, demanda-t-il tout bas à la comtesse qui lui répon-

dit par un geste affirmatif, comme si ce geste eût été le seul langage qui pût exprimer ses pensées. — Tout cela n'est pas encore bien clair, pensa le rebouteur.

Comme tous les gens habiles en son art, l'accoucheur reconnaissait facilement une femme qui en était, disait-il, à son premier malheur. Quoique la pudique inexpérience de certains gestes lui révélât la virginité de la comtesse, le malicieux rebouteur s'écria : — Madame accouche comme si elle n'avait jamais fait que cela!

Le comte dit alors avec un calme plus effrayant que sa colère : — A moi l'enfant.

— Ne le lui donnez pas, au nom de Dieu! fit la mère dont le cri

presque sauvage réveilla dans le cœur du frater une courageuse bonté qui l'attacha, beaucoup plus qu'il ne le crut lui-même, à ce noble enfant renié par son père.

— L'enfant n'est pas encore venu. Vous vous battez de la chape à l'évêque, répondit-il froidement au comte en cachant l'avorton.

Etonné de ne pas entendre de cris, le rebouteur regarda l'enfant en le croyant déjà mort; le comte s'aperçut alors de la supercherie et sauta sur lui d'un seul bond.

— Tête-dieu pleine de reliques! me le donneras-tu, s'écria le seigneur en lui arrachant l'innocente victime qui jeta de faibles cris.

— Prenez garde, il est contrefait et presque sans consistance, dit

maître Beauvouloir en s'accrochant au bras du comte. C'est un enfant venu sans doute à sept mois ! Puis, avec une force supérieure qui lui était donnée par une sorte d'exaltation, il arrêta les doigts du père en lui disant à l'oreille, d'une voix entrecoupée : — Épargnez-vous un crime, il ne vivra pas.

— Scélérat ! répliqua vivement le comte aux mains duquel le rebouteur avait arraché l'enfant, qui te dit que je veuille la mort de mon fils ? Ne vois-tu pas que je le caresse ?

— Attendez alors qu'il ait dix-huit ans pour le caresser ainsi, répondit Beauvouloir en retrouvant son importance. Mais, ajouta-t-il en pensant à sa propre sûreté, car il venait de reconnaître le seigneur d'Hérou-

ville qui dans son emportement avait oublié de déguiser sa voix, baptisez-le promptement et ne parlez pas de mon arrêt à la mère? autrement, vous la tueriez.

La joie secrète que le comte avait trahie par le geste qui lui échappa quand la mort de l'avorton lui fut prophétisée, avait suggéré cette phrase au rebouteur, et venait de sauver l'enfant; Beauvouloir s'empressa de le reporter près de la mère alors évanouie, et il la montra par un geste ironique, pour effrayer le comte de l'état dans lequel leur débat l'avait mise. La comtesse avait tout entendu, car il n'est pas rare de voir dans les grandes crises de la vie les organes humains contracter une délicatesse inouïe; cependant les cris

de son enfant posé sur le lit la rendirent comme par magie à la vie ; elle crut entendre la voix de deux anges, quand, à la faveur des vagissemens du nouveau-né, le rebouteur lui dit à voix basse, en se penchant à son oreille : — Ayez-en bien soin, il vivra cent ans. Beauvouloir s'y connaît !

Un soupir céleste, un mystérieux serrement de main furent la récompense du rebouteur qui cherchait à s'assurer, avant de livrer aux embrassemens de la mère impatiente cette frêle créature dont la peau portait encore l'empreinte des doigts du comte, si la caresse paternelle n'avait rien dérangé dans sa chétive organisation. Le mouvement de folie par lequel la mère cacha son fils

auprès d'elle et le regard menaçant qu'elle jeta sur le comte par les deux trous du masque firent frissonner Beauvouloir.

— Elle mourrait si elle perdait trop promptement son fils, dit-il au comte.

Pendant cette dernière partie de la scène, le sire d'Hérouville semblait n'avoir rien vu, ni entendu. Immobile et comme absorbé dans une profonde méditation, il avait recommencé à battre du tambour avec ses doigts sur les vitraux; mais, après la dernière phrase que lui dit le rebouteur, il se retourna vers lui par un mouvement d'une violence frénétique, et tira sa dague.

— Misérable *Manant!* s'écria-t-il, en lui donnant le sobriquet par le-

quel les royalistes outrageaient les ligueurs. Impudent coquin ! La science, qui te vaut l'honneur d'être le complice des gentilshommes pressés d'ouvrir ou de fermer des successions, me retient à peine de priver à jamais la Normandie de son sorcier. Au grand contentement de Beauvouloir, le comte repoussa violemment sa dague dans le fourreau.

— Ne saurais-tu, dit le sire d'Hérouville en continuant, te trouver une fois en ta vie dans l'honorable compagnie d'un seigneur et de sa dame, sans les soupçonner de ces méchans calculs que tu laisses faire à la canaille, sans songer qu'elle n'y est pas autorisée comme les gentilshommes par des motifs plausibles? Puis-je avoir, dans cette oc-

currence, des raisons d'état pour agir comme tu le supposes? Tuer mon fils! l'enlever à sa mère! Où as-tu pris ces billevesées? Suis-je fou? Pourquoi nous effraies-tu sur les jours de ce vigoureux enfant? Bélitre, comprends donc que je me suis défié de ta pauvre vanité. Si tu avais su le nom de la dame que tu as accouchée, tu te serais vanté de l'avoir vue! Pâque-Dieu! Tu aurais peut-être tué, par trop de précaution, la mère ou l'enfant. Mais, songes-y bien, ta misérable vie me répond et de sa discrétion et de leur bonne santé!

Le rebouteur fut stupéfait du changement subit qui s'opérait dans les intentions du comte. Cet accès de tendresse pour l'avorton l'effrayait

encore plus que l'impatiente cruauté et la morne indifférence d'abord manifestées par le seigneur. L'accent du comte en prononçant sa dernière phrase décelait une combinaison plus savante pour arriver à l'accomplissement d'un dessein immuable. Maître Beauvouloir s'expliqua ce dénoûment imprévu par la double promesse qu'il avait faite à la mère et au père : — J'y suis ! se dit-il. Ce bon seigneur ne veut pas se rendre odieux à sa femme, et s'en remettra sur la providence de l'apothicaire. Il faut alors que je tâche de prévenir la dame de veiller sur son noble marmot.

Au moment où il se dirigeait vers le lit, le comte, qui s'était approché d'une armoire, l'arrêta par

une impérative interjection. Au geste que fit le seigneur en lui tendant une bourse, Beauvouloir se mit en devoir de recueillir, non sans une joie inquiète, l'or qui brillait à travers un réseau de soie rouge, et qui lui fut dédaigneusement jeté.

— Si tu m'as fait raisonner comme un vilain, je ne me crois pas dispensé de te payer en seigneur. Je ne te demande pas la discrétion! L'homme que voici, dit le comte en montrant Bertrand, a dû t'expliquer que partout où il se rencontre des chênes et des rivières, mes diamans et mes colliers savent trouver les *manans* qui parlent de moi.

En achevant ces paroles de clémence, le géant s'avança lentement

vers le rebouteur interdit, lui approcha bruyamment un siége, et parut l'inviter à s'asseoir comme lui, près de l'accouchée.

— Eh bien! ma mignonne, nous avons enfin un fils, reprit-il. C'est bien de la joie pour nous. Souffrez-vous beaucoup?

— Non, dit en murmurant la comtesse.

L'étonnement de la mère et sa gêne, les tardives démonstrations de la joie factice du père convainquirent maître Beauvouloir qu'un incident grave échappait à sa pénétration habituelle; il persista dans ses soupçons, et appuya sa main sur celle de la jeune femme, moins pour s'assurer de son état, que pour lui donner quelques avis.

— La peau est bonne, dit-il. Nul accident fâcheux n'est à craindre pour madame. La fièvre de lait viendra sans doute, ne vous en épouvantez pas, ce ne sera rien. Là, le rusé rebouteur s'arrêta, serra la main de la comtesse pour la rendre attentive. — Si vous ne voulez pas avoir d'inquiétude sur votre enfant, madame, reprit-il, vous ne devez pas le quitter. Laissez-le long-temps boire le lait que ses petites lèvres cherchent déjà ; nourrissez-le vous-même, et gardez-vous bien des drogues de l'apothicaire. Le sein est le remède à toutes les maladies des enfans. J'ai beaucoup observé d'accouchemens à sept mois, mais j'ai rarement vu de délivrance aussi peu douloureuse que la vôtre. Ce n'est pas étonnant,

l'enfant est si maigre! Il tiendrait dans un sabot! Je suis sûr qu'il ne pèse pas quinze onces. Du lait! du lait! S'il reste toujours sur votre sein, vous lesauverez.

Ces dernières paroles furent accompagnées d'un nouveau mouvement de doigts. Malgré les deux jets de flamme que dardaient les yeux du comte par les trous de son masque, Beauvouloir débita ses périodes avec le sérieux imperturbable d'un homme qui voulait gagner son argent.

— Oh! oh! rebouteur, tu oublies ton vieux feutre noir, lui dit Bertrand au moment où l'opérateur sortait avec lui de la chambre.

Les motifs de la clémence du comte envers son fils étaient puisés

dans un *et cætera* de notaire. Au moment où Beauvouloir lui arrêta les mains, l'Avarice et la Coutume de Normandie s'étaient dressées devant lui. Par un signe, ces deux puissances lui engourdirent les doigts et imposèrent silence à ses passions haineuses. L'une lui cria : — Les biens de ta femme ne peuvent appartenir à la maison d'Hérouville que si un enfant mâle les y transporte ; l'autre lui montra la comtesse mourante et les biens réclamés par la branche collatérale des Saint-Savin ; toutes deux lui conseillèrent de laisser à la nature le soin d'emporter l'avorton, et d'attendre la naissance d'un second fils qui fût sain et vigoureux, pour pouvoir se moquer de la vie de sa

femme et de son premier né. Il ne vit plus un enfant, il vit des domaines; et sa tendresse devint subitement aussi forte que son ambition. Dans son désir de satisfaire à la coutume, il souhaita que ce fils mort-né eût les apparences d'une robuste constitution. La mère, qui connaissait bien le caractère du comte, fut encore plus surprise que ne l'était le rebouteur, et conserva des craintes instinctives qu'elle manifestait parfois avec hardiesse, car en un instant le courage des mères avait doublé sa force.

Pendant quelques jours, le comte resta très-assidûment auprès de sa femme, et lui prodigua des soins auxquels l'intérêt imprimait une sorte de tendresse. La comtesse devina

promptement qu'elle seule était l'objet de toutes ces attentions. La haine du père pour son fils se montrait dans les moindres détails : il s'abstenait toujours de le voir ou de le toucher ; il se levait brusquement et allait donner des ordres au moment où les cris se faisaient entendre ; enfin, il semblait ne lui pardonner de vivre que dans l'espoir de le voir mourir. Cette dissimulation coûtait encore trop au comte. Le jour où il s'aperçût que l'œil intelligent de la mère pressentait sans le comprendre le danger qui menaçait son fils, il annonça son départ pour le lendemain de la messe des relevailles, en prenant le prétexte d'amener toutes ses forces au secours du roi.

Telles furent les circonstances qui

accompagnèrent et précédèrent la naissance d'Étienne d'Hérouville. Pour désirer incessamment la mort de ce fils désavoué, le comte n'aurait pas eu le puissant motif de l'avoir déjà voulue ; il aurait même fait taire cette triste disposition que l'homme se sent à persécuter l'être auquel il a déjà nui ; il ne se serait pas trouvé dans l'obligation, cruelle pour lui, de feindre de l'amour pour un odieux avorton qu'il croyait fils de Chaverny, le pauvre Étienne n'en aurait pas moins été l'objet de son aversion. Le malheur d'une constitution rachitique et maladive, aggravé peut-être par sa caresse, était à ses yeux une offense toujours flagrante pour son amour-propre de père. S'il avait en exé-

cration les beaux hommes, il ne détestait pas moins les gens débiles chez lesquels la force de l'intelligence remplaçait la force du corps. Pour lui plaire, il fallait être laid de figure, grand, robuste et ignorant. Étienne, que sa faiblesse vouait en quelque sorte aux occupations sédentaires de la science, devait donc trouver dans son père un ennemi sans générosité. Sa lutte avec ce colosse commençait dès le berceau ; et pour tout secours contre un antagoniste aussi dangereux, il n'avait que le cœur de sa mère, de qui l'amour s'accroissait, par une loi touchante de la nature, de tous les périls qui le menaçaient.

Ensevelie tout-à-coup dans une profonde solitude par le brusque dé-

part du comte, Jeanne de Saint-Savin dut à son enfant les seuls semblans de bonheur qui pouvaient consoler sa vie. Cet enfant dont la naissance lui était reprochée à cause de Chaverny, la comtesse l'aima comme les femmes aiment l'enfant d'un illicite amour. Obligée de le nourrir, elle n'en éprouva nulle fatigue. Elle ne voulut être aidée en aucune façon par ses femmes, elle vêtait et dévêtait son enfant en ressentant de nouveaux plaisirs à chaque petit soin qu'il exigeait. Ces travaux incessans, cette attention de toutes les heures, l'exactitude avec laquelle elle devait s'éveiller la nuit pour allaiter son enfant, furent des félicités sans bornes. Le bonheur rayonnait sur son visage quand elle obéissait

aux besoins de ce petit être. Comme il était venu prématurément, plusieurs vêtemens manquaient, elle désira les faire elle-même, et les fit, avec quelle perfection, vous le savez, vous qui, dans l'ombre et le silence, mères soupçonnées, avez travaillé pour des enfans adorés ! A chaque aiguillée de fil, c'était une souvenance, un désir, des souhaits, mille choses qui se brodaient sur l'étoffe comme les jolis dessins qu'elle y fixait. Toutes ces folies furent redites au comte d'Hérouville et grossirent l'orage déjà formé. Les jours n'avaient plus assez d'heures pour les occupations multipliées et les minutieuses précautions de la nourrice ; ils s'enfuyaient chargés de contentemens secrets.

Les avis du rebouteur étaient toujours écrits devant la comtesse ; aussi craignait-elle pour son enfant, et les services de ses femmes, et la main de ses gens ; elle aurait voulu pouvoir ne pas dormir afin d'être sûre que personne n'approcherait d'Étienne pendant son sommeil ; mais elle le couchait près d'elle. Enfin elle assit la défiance à son berceau. Pendant l'absence du comte, elle osa faire venir le chirurgien dont elle connaissait le nom. Pour elle, Beauvouloir était un être envers lequel elle avait une immense dette de reconnaissance à payer ; mais elle désirait surtout le questionner sur mille choses relatives à son fils. Si l'on devait empoisonner Étienne, comment pouvait-elle dé-

jouer les tentatives? Comment gouverner sa frêle santé? Fallait-il l'allaiter long-temps? Si elle mourait, Beauvouloir se chargerait-il de veiller sur la santé du pauvre enfant?

Aux questions de la comtesse, Beauvouloir attendri lui répondit qu'il redoutait autant qu'elle le poison pour Étienne; mais sur ce point, la comtesse n'avait rien à craindre tant qu'elle le nourrirait de son lait; puis pour l'avenir, il lui recommanda de toujours goûter à la nourriture d'Étienne.

— Si madame la comtesse, ajouta le rebouteur, sent quoi que ce soit d'étrange sur la langue, une saveur piquante, amère, forte, salée, tout ce qui étonne le goût enfin, re-

jetez l'aliment. Que les vêtemens de l'enfant soient lavés devant vous, et gardez la clé du bahut où ils seront. Enfin, quoi qu'il lui arrive, mandez-moi, je viendrai.

Les enseignemens du rebouteur se gravèrent dans le cœur de Jeanne, qui le pria de compter sur elle, comme sur une personne dont il pouvait disposer. Beauvouloir lui dit alors qu'elle tenait entre ses mains tout son bonheur.

Il raconta succinctement à la comtesse, comment le seigneur d'Hérouville, faute de belles et de nobles amies qui voulussent de lui à la cour, avait aimé dans sa jeunesse une courtisane surnommée la *Belle Romaine*, et qui précédemment appartenait au cardinal de Lor-

raine. Bientôt abandonnée, la Belle Romaine était venue à Rouen pour solliciter de plus près le comte en faveur d'une fille dont il ne voulait point entendre parler, en alléguant sa beauté pour ne la point reconnaître. A la mort de sa mère qui périt misérable, cette pauvre enfant, nommée Gertrude, encore plus belle que sa mère, avait été recueillie par les Dames du couvent des Clarisses, dont mademoiselle de Saint-Savin, tante de la comtesse, était la supérieure. Ayant été appelé pour soigner Gertrude, il s'était épris d'elle à en perdre la tête. Si madame la comtesse, dit Beauvouloir, voulait entremettre cette affaire, elle s'acquitterait non-seulement de ce qu'elle croyait lui

devoir, mais encore il s'estimerait être son redevable. Ainsi sa venue au château, fort dangereuse aux yeux du comte, serait justifiée ; puis tôt ou tard, le comte s'intéresserait à une aussi belle enfant, et pourrait peut-être un jour la recueillir en le faisant son médecin.

La comtesse, cette femme si compatissante aux vraies amours, promit de servir celles du pauvre médecin. Elle poursuivit si chaudement cette affaire que, lors de son second accouchement, elle obtint, pour la grâce que dans ce temps les femmes étaient autorisées à demander à leurs maris en accouchant, une dot pour Gertrude, la belle bâtarde, qui vers ce temps, au lieu d'être religieuse, épousa Beauvouloir. Cette

dot et les économies du rebouteur le mirent à même d'acheter Forcalier, un joli domaine voisin du château d'Hérouville, et que vendaient alors les héritiers de M. d'O.

Rassurée ainsi par le bon rebouteur, la comtesse sentit sa vie à jamais remplie, par des joies inconnues aux autres mères. Certes toutes les femmes sont belles quand elles suspendent leurs enfans à leur sein en veillant à ce qu'ils y apaisent leurs cris et leurs commencemens de douleur; mais il était difficile de voir, même dans les tableaux italiens, une scène plus attendrissante que celle offerte par la comtesse, lorsqu'elle sentait Étienne se gorger de son lait, et son sang devenir ainsi la vie de ce pauvre être menacé. Son

visage étincelait d'amour, elle le contemplait en craignant toujours de voir à ce cher petit être un trait de Chaverny auquel elle avait trop songé. Ces pensées mêlées sur son front à l'expression de son plaisir, le regard par lequel elle couvait son fils, son désir de lui communiquer la force qu'elle se sentait au cœur, ses brillantes espérances, la gentillesse de ses gestes, tout formait un tableau qui subjugua les femmes dont elle était entourée ; la comtesse vainquit l'espionnage.

Bientôt ces deux êtres faibles s'unirent par une même pensée, et se comprirent avant que le langage pût leur servir à s'entendre. Au moment où Étienne exerça ses yeux avec la stupide avidité na-

turelle aux enfans, ses regards rencontrèrent les sombres lambris de la chambre d'honneur. Lorsque sa jeune oreille s'efforça de percevoir les sons et de reconnaître leurs différences, il entendit le bruissement monotone des eaux de la mer qui venait se briser sur les rochers par un mouvement aussi régulier que celui d'un balancier d'horlogé. Ainsi, les lieux, les sons, les choses, tout ce qui frappe les sens, prépare l'entendement et forme le caractère, le rendit enclin à la mélancolie. Sa mère ne devait-elle pas vivre et mourir au milieu des nuages de la mélancolie. Dès sa naissance, il put croire que la comtesse était la seule créature qui existât sur la terre, voir le monde comme un désert, et s'habituer à ce

sentiment de retour sur nous-mêmes qui nous porte à vivre seuls, à chercher en nous-mêmes le bonheur en développant les immenses ressources de la pensée. La comtesse n'était-elle pas condamnée à demeurer seule dans la vie, et à trouver tout dans son fils, persécuté comme le fut son amour à elle. Comme tous les enfans en proie à la souffrance, Étienne gardait presque toujours l'attitude passive qui, douce ressemblance, était celle de sa mère. La délicatesse de ses organes fut si grande qu'un bruit trop soudain ou que la compagnie d'une personne tumultueuse lui donnait une sorte de fièvre. Vous eussiez dit un de ces petits insectes pour lesquels Dieu semble modérer la violence du vent

et la chaleur du soleil ; comme eux incapable de lutter contre le moindre obstacle, il cédait comme eux, sans résistance ni plainte, à tout ce qui paraissait agressif. Cette patience angélique inspirait à la comtessé un sentiment profond qui ôtait toute fatigue aux soins minutieux réclamés par une santé si chancelante.

Elle remercia Dieu, qui plaçait Étienne, comme une foule de créatures, au sein de la sphère de paix et de silence, la seule où il pût s'élever heureusement. Souvent les mains maternelles, pour lui si douces et si fortes à la fois, le transportaient dans la haute région des fenêtres ogives. De là, ses yeux, bleus comme ceux de sa mère, semblaient étudier

les magnificences de l'océan. Tous deux restaient alors des heures entières à contempler l'infini de cette vaste nappe, tour à tour sombre et brillante, muette et sonore. Ces longues méditations étaient pour Étienne un secret apprentissage de la douleur. Presque toujours alors les yeux de sa mère se mouillaient de larmes; pendant ces pénibles songes de l'âme, les jeunes traits d'Étienne ressemblaient à un léger réseau tiré par un poids trop lourd. Bientôt sa précoce intelligence du malheur lui révéla le pouvoir que ses jeux exerçaient sur la comtesse; il essaya de la divertir par les mêmes caresses dont elle se servait pour endormir ses souffrances. Jamais ses petites mains lutines, ses demi-mots bé-

gayés, ses rires intelligens ne manquaient de dissiper les rêveries de sa mère. Était-il fatigué, sa délicatesse instinctive l'empêchait de se plaindre.

— Pauvre chère sensitive, s'écria la comtesse en le voyant endormi de lassitude après une folâtrerie qui venait de faire enfuir un de ses plus douloureux souvenirs. Où pourras-tu vivre? Qui te comprendra jamais! toi dont l'âme tendre sera blessée par un regard trop sévère? toi qui, semblable à ta triste mère, estimeras un doux sourire chose plus précieuse que tous les biens de la terre? Ange aimé de ta mère, qui t'aimera dans le monde? Qui devinera les trésors cachés sous ta frêle enveloppe? Personne. Comme

moi, tu seras seul sur terre. Dieu te garde de concevoir, comme moi, un amour favorisé par Dieu, traversé par les hommes!

Elle soupira, elle pleura; la gracieuse pose de son fils qui dormait sur ses genoux, la fit sourire avec mélancolie ; elle le regarda long-temps en savourant un de ces plaisirs qui sont un secret entre les mères et Dieu. Après avoir reconnu combien sa voix unie aux accens de la mandoline plaisait à son fils, elle lui chantait les romances si gracieuses de cette époque, et elle croyait voir sur ces petites lèvres barbouillées de son lait le sourire par lequel Georges de Chaverny la remerciait jadis quand elle quittait son rebec. Elle se reprochait ces re-

tours sur le passé, mais elle y revenait toujours; l'enfant complice de ses rêves souriait précisément aux airs qu'aimait Chaverny.

A dix-huit mois, la faiblesse d'Étienne n'avait pas encore permis à la comtesse de le promener au dehors; mais les légères couleurs qui nuançaient le blanc mat de sa peau, comme si le plus pâle des pétales d'un églantier y eût été apporté par le vent, attestaient déjà la vie et la santé. Au moment où elle commençait à croire aux prédictions du rebouteur, et s'applaudissait d'avoir pu, en l'absence du comte, entourer son fils des précautions les plus sévères afin de le préserver de tout danger, les lettres écrites par le secrétaire de son mari lui en

annoncèrent le prochain retour. Un matin, la comtesse, livrée à la folle joie qui s'empare de toutes les mères quand elles voient pour la première fois marcher leur premier enfant, jouait avec Étienne à ces jeux aussi indescriptibles que peut l'être le charme des souvenirs. Tout-à-coup elle entendit craquer les planchers sous un pas pesant. A peine s'était-elle levée par un mouvement de surprise involontaire, qu'elle se trouva devant le comte. Elle jeta un cri, mais elle essaya de réparer ce tort involontaire en s'avançant vers le comte et lui tendant son front avec soumission pour y recevoir un baiser.

— Pourquoi ne pas me prévenir de votre arrivée, dit-elle.

— La réception, répondit le comte en l'interrompant, eût été plus cordiale, mais moins franche.

Il avisa l'enfant, l'état de santé dans lequel il le revoyait lui arracha d'abord un geste de surprise empreint de fureur : mais il réprima soudain sa colère, et se mit à sourire.

— Je vous apporte de bonnes nouvelles, reprit-il. J'ai le gouvernement de Champagne, et la promesse du roi d'être fait duc et pair. Puis, nous avons hérité d'un parent, ce maudit huguenot de Chaverny est mort.

La comtesse pâlit et tomba sur un fauteuil. Elle devinait le secret de la sinistre joie répandue sur la figure de son mari, et que la vue d Etienne semblait accroître.

— Monsieur, dit-elle d'une voix émue, vous n'ignorez pas que j'ai long-temps aimé mon cousin de Chaverny. Vous répondrez à Dieu de la douleur que vous me causez.

A ces mots, le regard du comte étincela, ses lèvres tremblèrent sans qu'il pût proférer une parole, tant il était ému par la rage; il jeta sa dague sur une table avec une telle violence que le fer résonna comme un coup de tonnerre.

— Écoutez-moi, cria-t-il de sa grande voix, et souvenez-vous de mes paroles! Je veux ne jamais entendre ni voir le petit monstre que vous tenez dans vos bras. Il est votre enfant et non le mien. A-t-il un seul de mes traits? Tête-Dieu pleine de reliques! cachez-le bien, ou sinon...

— Juste ciel! cria la comtesse.

— Silence, répondit le colosse. Si vous ne voulez pas que je le heurte, faites en sorte que je ne le trouve jamais sur mon passage.

— Mais alors, reprit la comtesse, qui se sentit le courage de lutter contre son tyran, jurez-moi de ne point attenter à ses jours, si vous ne le rencontrez plus. Puis-je compter sur votre parole de gentilhomme?

— Que veut dire ceci? reprit le comte.

— Eh bien! tuez-nous donc aujourd'hui tous deux, s'écria-t-elle en se jetant à genoux et serrant son enfant dans ses bras.

— Levez-vous, madame! Je vous engage ma foi de gentilhomme de

ne rien entreprendre sur la vie de ce maudit embryon, pourvu qu'il demeure sur les rochers qui bordent la mer au-dessous du château. Je lui donne la maison du pêcheur pour habitation et la grève pour domaine. Malheur à lui, si je le retrouve jamais au-delà de ces limites!

La comtesse se mit à pleurer amèrement.

— Voyez-le donc, dit-elle. C'est votre fils.

— Madame !

A ce mot, la mère épouvantée emporta son enfant dont le cœur palpitait comme celui d'une fauvette surprise dans son nid par un pâtre. Soit que l'innocence ait un charme auquel les hommes les plus endurcis

ne sauraient se soustraire, soit que le comte se reprochât sa violence et craignît de plonger dans un trop grand désespoir une créature nécessaire à ses plaisirs autant qu'à ses desseins, sa voix s'était faite aussi douce qu'elle pouvait l'être, quand sa femme revint.

— Jeanne, ma mignonne, lui dit-il, ne soyez pas rancunière et donnez-moi la main. On ne sait comment se comporter avec vous autres femmes. Je vous apporte de nouveaux honneurs, de nouvelles richesses, tête-dieu! vous me recevez comme un maheustre qui tombe en un parti de manans! Mon gouvernement va m'obliger à de longues absences, jusqu'à ce que je l'aie échangé contre

celui de Normandie; au moins, ma mignonne, faites-moi bon visage pendant mon séjour ici.

La comtesse comprit le sens de ces paroles. Leur feinte douceur ne pouvait plus la tromper.

— Je connais mes devoirs, répondit-elle avec un accent de mélancolie que son mari prit pour de la tendresse.

Cette timide créature avait trop de pureté, trop de grandeur pour essayer, comme certaines femmes adroites, de gouverner le comte en mettant du calcul dans sa conduite, espèce de prostitution par laquelle les belles âmes se trouvent salies. Elle s'éloigna silencieuse pour aller consoler son désespoir en promenant Étienne.

— Tête-dieu pleine de reliques ! je ne serai donc jamais aimé, s'écria le comte en surprenant une larme dans les yeux de sa femme au moment où elle sortit.

Incessamment menacée, la maternité devint chez la comtesse une passion qui prit la violence que les femmes portent dans leurs sentimens coupables. Par une espèce de sortilége dont le secret gît dans le cœur de toutes les mères, et qui eut encore plus de force entre la comtesse et son fils, elle réussit à lui faire comprendre le péril qui le menaçait sans cesse, et lui apprit à redouter l'approche de son père. La scène terrible de laquelle Étienne avait été témoin se grava dans sa mémoire, de manière à produire

en lui comme une maladie. Il finit par pressentir la présence du comte avec tant de certitude, que, si l'un de ces sourires dont les signes imperceptibles éclatent aux yeux d'une mère, animait sa figure au moment où ses organes imparfaits, déjà façonnés par la crainte, lui annonçaient la marche lointaine de son père, ses traits se contractaient, et l'oreille de la mère n'était pas plus alerte que l'instinct du fils. Avec l'âge, cette faculté créée par la terreur grandit si bien, que, semblable aux sauvages de l'Amérique, Etienne distinguait le pas de son père, savait écouter sa voix à des distances éloignées, et prédisait sa venue. Voir le sentiment de terreur que son mari lui inspirait, partagé si tôt par son

enfant, le rendit encore plus précieux à la comtesse. Leur union se fortifia si bien, que, comme deux fleurs attachées au même rameau, ils se courbaient sous le même vent, se relevaient par la même espérance. C'était une même vie.

Au départ du comte, Jeanne commençait une seconde grossesse. Elle accoucha cette fois au terme voulu par les préjugés, et mit au monde, non sans des douleurs inouïes, un gros garçon, qui, quelques mois après, offrit une si parfaite ressemblance avec son père que la haine du comte pour l'aîné s'en accrut encore. Afin de sauver son enfant chéri, la comtesse consentit à tous les projets que son mari forma pour le bonheur et la fortune de son se-

cond fils. Étienne, promis au cardinalat, dut devenir prêtre pour laisser à Maximilien les biens et les titres de la maison d'Hérouville. A ce prix, la pauvre mère assura le repos de l'enfant maudit.

Jamais deux frères ne furent plus dissemblables qu'Étienne et Maximilien. Le cadet eut en naissant le goût du bruit, des exercices violens et de la guerre. Aussi le comte conçut-il pour lui autant d'amour que sa femme en avait pour Étienne. Par une sorte de pacte naturel et tacite, chacun des époux se chargea de son enfant de prédilection. Le duc, car vers ce temps Henri IV récompensa les éminens services du seigneur d'Hérouville, le duc ne voulut pas, dit-il,

fatiguer sa femme, et donna pour nourrice à Maximilien une bonne grosse Bayeusaine, choisie par Beauvouloir. A la grande joie de Jeanne de Saint-Savin, il se défia de l'esprit autant que du lait de la mère, et prit la résolution de façonner son enfant à son goût. Il éleva Maximilien dans une sainte horreur des livres et des lettres; il lui inculqua les connaissances mécaniques de l'art militaire, il le fit de bonne heure monter à cheval, tirer l'arquebuse et jouer de la dague. Quand son fils devint grand, il le mena chasser pour qu'il contractât cette sauvagerie de langage, cette rudesse de manières, cette force de corps, cette virilité dans le regard et dans la

voix qui rendaient à ses yeux un homme accompli. Le petit gentilhomme fut à douze ans un lionceau fort mal léché, redoutable à tous au moins autant que le père, ayant la permission de tout tyranniser dans les environs, et tyrannisant tout.

Étienne habita la maison située au bord de l'Océan, que lui avait donnée son père, et que la duchesse fit disposer de manière à ce qu'il y trouvât quelques-unes des jouissances auxquelles il avait droit. La duchesse y allait passer avec lui la plus grande partie de la journée. La mère et l'enfant parcouraient ensemble les rochers et les grèves; elle indiquait à Étienne les limites de son petit domaine de sa-

ble, de coquilles, de mousse et de cailloux; la terreur profonde qui la saisissait en lui voyant quitter l'enceinte concédée, lui fit comprendre que la mort l'attendait au-delà. Étienne trembla pour sa mère avant de trembler pour lui-même: puis bientôt chez lui, le nom même du duc d'Hérouville excita un trouble qui le dépouillait de son énergie, et le soumettait à l'atonie qui fait tomber une jeune fille à genoux devant un tigre. S'il apercevait de loin ce géant sinistre, ou s'il entendait sa voix, l'impression douloureuse qu'il avait ressentie jadis au moment où il fut maudit lui glaçait le cœur. Aussi, comme un Lapon qui meurt au-delà de ses neiges, se fit-il une délicieuse patrie

de sa cabane et de ses rochers ; s'il en dépassait la frontière, il éprouvait un malaise indéfinissable. En prévoyant que son pauvre enfant ne pourrait trouver de bonheur que dans une humble sphère silencieuse, la duchesse regretta moins d'abord la destinée qu'on lui avait imposée. Elle s'autorisa de cette vocation forcée pour lui préparer une belle vie en remplissant sa solitude par les nobles occupations de la science, et fit venir au château Pierre de Sebonde pour servir de précepteur au futur cardinal d'Hérouville. Malgré la tonsure destinée à son fils, Jeanne de Saint-Savin ne voulut pas que cette éducation sentît la prêtrise, et la sécularisa par son interven-

tion. Beauvouloir fut chargé d'initier Étienne aux mystères des sciences naturelles. La duchesse qui surveillait elle-même les études afin de les mesurer à la force de son enfant, le récréait en lui apprenant l'italien et lui dévoilait insensiblement les richesses poétiques de cette langue. Pendant que le duc conduisait Maximilien devant les sangliers au risque de le voir se blesser, Jeanne s'engageait avec Étienne dans la voie lactée des sonnets de Pétrarque ou dans le gigantesque labyrinthe de la Divine Comédie. Pour dédommager Étienne de ses infirmités, la nature l'avait doué d'une voix si mélodieuse qu'il était difficile de résister au plaisir de l'entendre. Sa mère lui enseigna

la musique. Des chants tendres et mélancoliques, soutenus par les accens d'une mandoline, étaient une récréation favorite que promettait la mère en récompense de quelque travail demandé par l'abbé de Sebonde. Il écoutait sa mère avec une admiration passionnée qu'elle n'avait jamais vue que dans les yeux de Chaverny. La première fois que la pauvre femme retrouva ses souvenirs de jeune fille dans le long regard de son enfant, elle le couvrit de baisers insensés. Elle rougit quand Étienne lui demanda pourquoi elle paraissait l'aimer mieux en ce moment; puis, elle lui répondit qu'à chaque heure elle l'aimait davantage. Bientôt elle retrouva, dans les soins que voulaient l'é-

ducation de l'âme et la culture de l'esprit, les mêmes plaisirs qu'elle avait goûtés en nourrissant, en élevant le corps de son enfant. Quoique les mères ne grandissent pas toujours avec leurs fils, la duchesse était une de celles qui portent dans la maternité les humbles adorations de l'amour; elle pouvait caresser et juger; elle mettait son amour-propre à rendre Étienne supérieur à elle en toute chose, et non à le régenter; peut-être se savait-elle si grande par son inépuisable affection qu'elle ne redoutait aucun amoindrissement. Ce sont les cœurs sans tendresse qui aiment la domination, les sentimens vrais chérissent l'abnégation, cette vertu de la Force. Lorsqu'Étienne ne comprenait pas tout

d'abord quelque démonstration, un texte ou un théorème, la pauvre mère qui assistait aux leçons semblait vouloir lui infuser la connaissance des choses, comme naguères au moindre cri elle lui versait des flots de lait. Mais aussi de quel éclat la joie n'empourprait-elle pas son regard, alors qu'il saisissait le sens des choses et se l'appropriait? Elle montrait, comme disait Pierre de Sebonde, que la mère est un être double dont les sensations embrassent toujours deux existences.

La duchesse augmentait ainsi le sentiment naturel qui lie un fils à sa mère, par les tendresses d'un inexplicable amour. La délicatesse d'Étienne lui fit continuer pendant

plusieurs années les soins donnés à l'enfance. Elle venait l'habiller, elle le couchait. Elle seule peignait, lissait, bouclait et parfumait la chevelure de son fils. Cette toilette était une caresse continuelle, elle donnait à cette tête chérie autant de baisers qu'elle y passait de fois le peigne d'une main légère. De même que les femmes aiment à se faire presque mères pour leurs amans en leur rendant quelques soins domestiques, de même la mère se faisait de son fils un simulacre d'amant. Elle lui trouvait une vague ressemblance avec le cousin aimé par delà le tombeau. Étienne était comme le fantôme de Georges, entrevu dans le lointain d'un miroir magique. Elle se disait qu'il

était plus gentilhomme qu'ecclésiastique.

— Si quelque femme aussi aimante que moi voulait lui infuser la vie de l'amour, il pourrait être bien heureux ! pensait-elle souvent.

Mais les terribles intérêts qui exigeaient la tonsure sur la tête d'Etienne, lui revenaient en mémoire, et elle baisait les cheveux que les ciseaux de l'Eglise devaient retrancher, en y laissant des larmes. Malgré l'injuste convention faite avec le duc, elle ne voyait Étienne ni prêtre ni cardinal dans ces trouées que son œil de mère faisait à travers les épaisses ténèbres de l'avenir. Le profond oubli du père lui permit de ne pas engager son pauvre enfant dans les Ordres.

— Il sera toujours bien temps! se disait-elle.

Puis, sans s'avouer une pensée enfouie dans son cœur, elle le formait aux belles manières des courtisans, elle le voulait doux et gentil comme était Georges de Chaverny. Réduite à quelque mince épargne par l'ambition du duc, qui gouvernait lui-même les biens de sa maison en employant tous les revenus à son agrandissement ou à son train, elle avait adopté pour elle la mise la plus simple, et ne dépensait rien afin de pouvoir donner à son fils des manteaux de velours, des bottes à entonnoir garnis de dentelles, des pourpoints en fines étoffes tailladées. Ses privations personnelles lui faisaient éprouver

les mêmes joies que causent les dévouemens qu'on se plaît tant à cacher aux personnes aimées. Elle se faisait des fêtes secrètes en pensant, quand elle brodait un collet, au jour où le dos de son fils en serait orné. Elle seule avait soin de ses vêtemens, de son linge, de ses parfums, de sa toilette. Elle ne se parait que pour lui, car elle aimait à être trouvée belle par lui.

Tant de sollicitudes accompagnées d'un sentiment qui pénétrait la chair de son fils et la vivifiait, eurent leur récompense. Un jour Beauvouloir, cet homme divin qui par ses leçons s'était rendu cher à l'enfant maudit et dont les services n'étaient pas d'ailleurs ignorés d'Etienne ; ce mé-

decin de qui le regard inquiet faisait trembler la duchesse toutes les fois qu'il examinait cette frêle idole, déclara qu'Étienne pouvait vivre de longs jours si aucun sentiment violent ne venait agiter brusquement ce corps si délicat. Étienne avait alors seize ans.

A cet âge, la taille d'Étienne avait atteint cinq pieds, mesure qu'il ne devait plus dépasser; mais Georges de Chaverny était de taille moyenne. Sa peau, transparente et satinée comme celle d'une petite fille, laissait voir le plus léger rameau de ses veines bleues. Sa blancheur était celle de la porcelaine. Ses yeux d'un bleu clair empreints d'une douceur ineffable, imploraient la protection des hommes et des fem-

mes ; les entraînantes suavités de la prière s'échappaient de son regard et séduisaient avant que les mélodies de sa voix n'achevassent le charme. La modestie la plus vraie se révélait dans tous ses traits. De longs cheveux châtains, lisses et fins, se partageaient en deux bandeaux sur son front et se bouclaient à leur extrémité. Ses joues pâles et creuses, son front pur, marqué de quelques rides, exprimaient une souffrance native qui faisait mal à voir. Sa bouche, gracieuse et ornée de dents très-blanches, conservait cette espèce de sourire qui se fixe sur les lèvres des mourans. Ses mains blanches comme celles d'une femme, étaient remarquablement belles de forme. Semblable à une

plante étiolée, ses longues méditations l'avaient habitué à pencher la tête, et cette attitude seyait à sa personne; c'était comme la dernière grâce qu'un grand artiste met à un portrait pour en faire ressortir toute la pensée. Vous eussiez cru voir une tête de jeune fille malade placée sur un corps d'homme débile et contrefait.

La studieuse poésie dont les riches méditations nous font parcourir en botaniste les vastes champs de la pensée, la féconde comparaison des idées humaines, l'exaltation que nous donne la parfaite intelligence des œuvres du génie étaient devenues les inépuisables et tranquilles félicités de sa vie rêveuse et solitaire. Les fleurs, créa-

tions ravissantes dont la destinée avait tant de ressemblance avec la sienne, eurent tout son amour. Heureuse de voir à son fils des passions innocentes qui le garantissaient du rude contact de la vie sociale auquel il n'aurait pas plus résisté que la plus jolie dorade de l'océan n'eût soutenu sur la grève un regard du soleil, la comtesse avait encouragé les goûts d'Étienne, en lui apportant des *romanceros* espagnols, des *motets* italiens, des livres, des sonnets, des poésies. La bibliothèque du cardinal d'Hérouville était son héritage, car la lecture devait remplir sa vie. Chaque matin, Étienne trouvait sa solitude peuplée de jolies plantes aux riches couleurs, aux suaves parfums. Ainsi, ses lectu-

res, auxquelles sa frêle santé ne lui permettait pas de se livrer longtemps, et ses exercices au milieu des rochers, étaient interrompus par de naïves méditations qui le faisaient rester des heures entières assis devant ses riantes fleurs, ses douces compagnes, ou tapi dans le creux de quelque roche en présence d'une algue, d'une mousse, d'une herbe marine dont il étudiait les mystères. Il cherchait une rime au sein des corolles odorantes, comme l'abeille y eût été butiner son miel. Il admirait souvent même sans but, et sans vouloir s'expliquer son plaisir, les filets délicats imprimés sur les pétales en couleurs foncées, la délicatesse des riches tuniques d'or ou d'azur, vertes ou violâtres, les dé-

coupures si profusément belles des calices ou des feuilles, leurs tissus mats ou veloutés qui se déchiraient, comme devait se déchirer son âme au moindre effort. Plus tard, penseur autant que poète, il devait surprendre la raison de ces innombrables différences d'une même nature, en y découvrant l'indice de facultés précieuses; car de jour en jour il fit des progrès dans l'interprétation Verbe divin écrit en toute chose de ce monde. Ces recherches obstinées, secrètes, faites dans le monde occulte, donnaient à sa vie l'apparente solemnence des génies méditatifs. Il demeurait pendant de longues journées couché sur le sable, heureux, poète à son insu. L'irruption soudaine d'un in-

secte doré, les reflets du soleil dans l'Océan, les tremblemens du vaste et limpide miroir des eaux, un coquillage, une araignée de mer, tout devenait événement et plaisir pour cette âme ingénue. Voir venir sa mère, entendre de loin le frôlement de sa robe, l'attendre, la baiser, lui parler, l'écouter, lui causaient des sensations si vives, que souvent un retard ou la plus légère crainte lui donnaient une fièvre dévorante. Il n'y avait qu'une âme en lui, et pour que le corps faible et toujours débile ne fût pas détruit par les vives émotions de cette âme, il fallait à Etienne le silence des caresses, la paix dans le paysage, et l'amour d'une femme. Pour le moment, sa mère lui prodiguait l'amour et les

caresses; les rochers étaient silencieux; les fleurs, les livres charmaient sa solitude; enfin, son petit royaume de sable et de coquilles, d'algues et de verdure, lui semblait un monde toujours frais et nouveau.

Étienne eut tous les bénéfices de cette vie physique si profondément innocente, et de cette vie morale si poétiquement étendue. Enfant par la forme, homme par l'esprit, il était également angélique sous les deux aspects. Par la volonté de sa mère, ses études avaient transporté ses émotions dans la région des idées. L'action de sa vie s'accomplit alors dans le monde moral, loin du monde social qui pouvait le tuer ou le faire souffrir. Il vécut par l'âme

et l'intelligence. Après avoir saisi les pensées humaines par la lecture, il s'éleva jusqu'aux pensées qui meuvent la matière ; il sentit des pensées dans les airs ; il en lut d'écrites au ciel. Enfin, il gravit de bonne heure la cime éthérée où se trouvait la nourriture délicate propre à son âme, nourriture enivrante, mais qui le prédestinait au malheur le jour où ces trésors accumulés se joindraient aux richesses qu'une passion met soudain au cœur. Si parfois Jeanne de Saint-Savin redoutait cet orage, elle se consolait bientôt par une pensée que lui inspirait la triste destinée de son fils ; car cette pauvre mère ne trouvait d'autre remède à un malheur qu'un malheur moindre. Aussi

chacune de ses jouissances était-elle pleine d'amertume !

— Il sera cardinal, se disait-elle, il vivra par le sentiment des arts dont il se fera le protecteur. Il aimera l'art au lieu d'aimer une femme, et l'art ne le trahira jamais.

Les plaisirs de cette amoureuse maternité furent donc sans cesse altérés par de sombres pensées qui naissaient de la singulière situation où se trouvait Étienne au sein de sa famille. Les deux frères avaient déjà dépassé l'un et l'autre l'âge de l'adolescence sans se connaître, sans s'être vus, sans soupçonner leur existence rivale. La duchesse avait long-temps espéré pouvoir, pendant une absence de son mari,

lier les deux frères par quelque scène solennelle où elle comptait les envelopper de son âme. Elle se flattait d'intéresser Maximilien à Étienne en disant au cadet combien il devait de protection et d'amour à son aîné souffrant, en retour des renoncemens auxquels il avait été soumis, auxquels il serait fidèle, quoique contraint. Cet espoir long-temps caressé s'était évanoui. Loin de vouloir amener une reconnaissance entre les deux frères, elle redoutait plus une rencontre entre Étienne et Maximilien qu'entre Étienne et son père. Maximilien, qui ne croyait qu'au mal, eût craint qu'un jour Étienne ne redemandât ses droits méconnus, et l'aurait jeté dans la mer en lui mettant une

pierre au cou. Jamais fils n'eut moins de respect pour sa mère. Aussitôt qu'il avait pu raisonner, il s'était aperçu du peu d'estime que le duc avait pour sa femme; si le vieux gouverneur conservait quelques formes dans ses manières avec la duchesse, Maximilien, peu contenu par son père, causait mille chagrins à sa mère. Aussi Bertrand veillait-il incessamment à ce que jamais Maximilien ne vît Etienne, de qui la naissance d'ailleurs était soigneusement cachée. Tous les gens du château haïssaient cordialement le marquis de Rubempré, nom que portait Maximilien, et ceux qui savaient l'existence de l'aîné, le regardaient comme un vengeur que Dieu tenait en réserve. L'avenir

d'Étienne était donc douteux, peut-être serait-il persécuté par son frère! La pauvre duchesse n'avait point de parens auxquels elle pût confier la vie et les intérêts de son enfant chéri. Étienne n'accuserait-il pas sa mère, quand, sous la pourpre romaine, il voudrait être père comme elle avait été mère? Ces pensées, sa vie mélancolique et pleine de douleurs secrètes étaient comme une longue maladie tempérée par un doux régime. Son cœur exigeait les ménagemens les plus habiles, et ceux qui l'entouraient étaient cruellement inexperts en douceurs. Quel cœur de mère n'eût pas été meurtri sans cesse en voyant le fils aîné, l'homme de tête et de cœur en qui se révélait un beau génie, dépouillé de ses droits;

tandis que le cadet, homme de sac et de corde, sans aucun talent, même militaire, était chargé de porter la couronne ducale et de perpétuer la famille. La maison d'Hérouville reniait sa gloire. Incapable de maudire, la douce Jeanne de Saint-Savin ne savait que bénir et pleurer; mais elle levait souvent les yeux au ciel, pour lui demander compte de cet arrêt bizarre. Ses yeux s'emplissaient de larmes quand elle pensait qu'à sa mort son fils serait tout-à-fait orphelin et resterait en butte aux brutalités d'un frère sans foi ni loi. Tant de sensations réprimées, un premier amour inoublié, tant de douleurs incomprises, car elle taisait ses plus vives souffrances à son enfant chéri, ses joies toujours

troublées, ses chagrins incessans avaient affaibli les principes de la vie et développé chez elle une maladie de langueur qui, loin d'être atténuée, prit chaque jour une force nouvelle. Enfin, un dernier coup activa la consomption de la duchesse. Elle essaya d'éclairer le duc sur l'éducation de Maximilien et fut rebutée; elle ne put porter aucun remède aux détestables semences qui germaient dans l'âme de cet enfant. Elle entra dans une période de dépérissement si visible que cette maladie nécessita la promotion de Beauvouloir au poste de médecin de la maison d'Hérouville et du gouvernement de Normandie. L'ancien rebouteur vint demeurer au château.

Dans ce temps, ces places appartenaient à des savans qui y trouvaient les loisirs nécessaires à l'accomplissement de leurs travaux et les honoraires indispensables à leur vie studieuse. Beauvouloir souhaitait depuis quelque temps cette position, car son savoir et sa fortune lui avaient valu de nombreux et d'acharnés ennemis. Malgré la protection d'une grande famille à laquelle il avait rendu service dans l'affaire dont il était question, il avait été récemment impliqué dans un procès criminel, et l'intervention du gouverneur de Normandie sollicitée par la duchesse arrêta seule les poursuites. Le duc n'eut pas à se repentir de l'éclatante protection qu'il accordait à l'ancien rebouteur. Beauvouloir

sauva le marquis de Rubempré d'une maladie si dangereuse que tout autre médecin eût échoué dans cette cure. Mais la blessure de la duchesse datait de trop loin pour qu'on pût la guérir, surtout quand elle était incessamment ravivée au logis. Lorsque les souffrances firent entrevoir une fin prochaine à cet ange que tant de douleurs préparaient à de meilleures destinées, la mort eut un véhicule dans les sombres prévisions de l'avenir.

— Que deviendra mon pauvre enfant, sans moi! était une pensée que chaque heure ramenait comme un flot amer.

Enfin, lorsqu'elle dut demeurer au lit, la duchesse inclina promptement vers la tombe ; alors elle

fut privée de son fils à qui son chevet était interdit par le pacte à l'observation duquel il devait la vie. La douleur de l'enfant fut égale à celle de la mère. Inspiré par le génie particulier aux sentimens comprimés, Étienne se créa le plus mystique des langages pour pouvoir s'entretenir avec sa mère. Il étudia les ressources de sa voix comme eût fait la plus habile des cantatrices, et venait chanter d'une voix mélancolique sous les fenêtres de sa mère quand par un signe Beauvouloir lui disait qu'elle était seule. Jadis, au maillot, il avait consolé sa mère par d'intelligens sourires; devenu poète, il la caressait par les plus suaves mélodies.

— Ces chants me font vivre! di-

sait la duchesse à Beauvouloir en aspirant l'air animé par la voix d'Étienne.

Enfin arriva le moment où devait commencer un long deuil pour l'enfant maudit. Déjà plusieurs fois, il avait trouvé de mystérieuses correspondances entre ses émotions et les mouvemens de l'Océan. La divination des pensées de la matière dont l'avait doué sa science occulte, rendait ce phénomène plus éloquent pour lui que pour tout autre. Pendant la fatale soirée où il allait voir sa mère pour la dernière fois, l'Océan fut agité par des mouvemens qui lui parurent extraordinaires. C'était un remuement d'eaux qui montrait la mer travaillée intestinement; elle s'enflait par

de grosses vagues qui venaient expirer avec des bruits lugubres et semblables aux hurlemens des chiens en détresse. Etienne se surprit à se dire à lui-même : — Que me veut-elle? Elle tressaille et se plaint comme une créature vivante! Ma mère m'a souvent raconté que l'Océan était en proie à d'horribles convulsions pendant la nuit où je suis né. Que va-t-il m'arriver?

Cette pensée le fit rester debout à la fenêtre de sa chaumière, les yeux tantôt sur la croisée de la chambre de sa mère où tremblottait une lumière, tantôt sur l'Océan qui continuait à gémir. Tout-à-coup Beauvouloir frappa doucement, ouvrit et montra sur sa figure assombrie le reflet d'un malheur.

— Monseigneur, dit-il, madame la duchesse est dans un si triste état qu'elle veut vous voir. Toutes les précautions sont prises pour qu'il ne vous advienne aucun mal au château; mais il nous faut beaucoup de prudence, nous serons obligés de passer par la chambre de Monseigneur, là où vous êtes né.

Ces paroles firent venir des larmes aux yeux d'Étienne, qui s'écria : — L'Océan m'a parlé!

Il se laissa machinalement conduire vers la porte de la tour par où Bertrand était monté pendant la nuit où la duchesse avait accouché de l'enfant maudit. L'écuyer s'y trouvait une lanterne à la main. Etienne parvint à la grande bibliothèque du cardinal d'Hérou-

ville où il fut obligé de rester avec Beauvouloir pendant que Bertrand allait ouvrir les portes et reconnaître si l'enfant maudit pouvait passer sans danger. Le duc ne s'éveilla pas. En s'avançant à pas légers, Étienne et Beauvouloir n'entendaient dans cet immense château que la faible plainte de la mourante. Ainsi, les circonstances qui accompagnèrent la naissance d'Étienne se retrouvaient à la mort de sa mère. Même tempête, mêmes angoisses, même peur d'éveiller le géant sans pitié qui cette fois dormait bien. Pour éviter tout malheur, l'écuyer prit Etienne dans ses bras et traversa la chambre de son redoutable maître, décidé à lui donner quelque prétexte tiré de l'état

où se trouvait la duchesse, s'il était surpris. Etienne eut le cœur horriblement serré par la crainte qui animait ces deux fidèles serviteurs: mais cette émotion le prépara pour ainsi dire au spectacle qui s'offrit à ses regards dans cette chambre seigneuriale où il revenait pour la première fois depuis le jour où la malédiction paternelle l'en avait banni. Sur ce grand lit que le bonheur n'approcha jamais, il chercha sa bien-aimée et ne la trouva pas sans peine, tant elle était maigrie. Blanche comme ses dentelles, n'ayant plus qu'un dernier souffle à exhaler, elle rassembla ses forces pour prendre les mains d'Etienne, et voulut lui donner toute son âme dans un long regard, comme autrefois Chaverny

lui avait légué à elle toute sa vie dans un adieu. Beauvouloir et Bertrand, l'enfant et la mère, le duc endormi se trouvaient encore réunis. Même lieu, même scène, mêmes acteurs ; mais c'était la douleur funèbre au lieu des joies de la maternité, la nuit de la mort au lieu du jour de la vie. En ce moment l'ouragan annoncé depuis le coucher du soleil par les lugubres hurlemens de la mer, se déclara soudain.

— Chère fleur de ma vie, dit Jeanne de Saint-Savin en baisant son fils au front, tu fus détaché de mon sein au milieu d'une tempête, et c'est par une tempête que je me détache de toi. Entre ces deux orages tout me fut orage, hor-

mis les heures où je t'ai vu. Voici ma dernière joie, elle se mêle à ma dernière douleur. Adieu mon unique amour, adieu belle image de deux âmes bientôt réunies, adieu ma seule joie, joie pure, adieu tout mon bien-aimé !

—Laisse-moi te suivre, dit Étienne qui s'était couché sur le lit de sa mère.

— Ce serait un meilleur destin ! dit-elle en laissant couler deux larmes sur ses joues livides ; car, comme autrefois, son regard parut lire dans l'avenir.

— Personne ne l'a vu, demanda-t-elle à ses deux servieurs.

En ce moment le duc se remua dans son lit, tous tressaillirent.

— Il y a du mélange jusque dans

ma dernière joie! dit la duchesse. Emmenez-le! emmenez-le!

— Ma mère, j'aime mieux te voir un moment de plus et mourir! dit le pauvre enfant en s'évanouissant sur le lit.

A un signe de la duchesse, Bertrand prit Étienne dans ses bras, et le laissant voir une dernière fois à la mère qui le baisait par un dernier regard, il se mit en devoir de l'emporter, en attendant un nouvel ordre de la mourante.

— Aimez-le bien, dit-elle à l'écuyer et au rebouteur, car je ne lui vois pas d'autres protecteurs que vous et le ciel.

Avertie par un instinct qui ne trompe jamais les mères, elle s'était aperçue de la pitié profonde qu'in-

spirait à l'écuyer l'aîné de la maison puissante à laquelle il portait un sentiment de vénération comparable à celui des juifs pour la Cité Sainte. Quant à Beauvouloir, le pacte entre la duchesse et lui s'était signé depuis long-temps. Ces deux serviteurs, émus de voir leur maîtresse forcée de leur léguer ce noble enfant, promirent par un geste sacré d'être la Providence de leur jeune maître, et la mère eut foi en ce geste.

La duchesse mourut au matin, quelques heures après; elle fut pleurée des derniers serviteurs qui, pour tout discours, dirent sur sa tombe qu'elle était une *gente femme tombée du paradis*.

Étienne fut en proie à la plus

intense, à la plus durable des douleurs, douleur muette d'ailleurs. Il ne courut plus à travers les rochers, il ne se sentit plus la force de lire ni de chanter. Il demeura des journées entières accroupi dans le creux d'un roc, indifférent aux intempéries de l'air, immobile, attaché sur le granit, semblable à l'une des mousses qui y croissaient, pleurant bien rarement; mais perdu dans une seule pensée, immense, infinie comme l'Océan; et comme l'Océan, cette pensée prenait mille formes, devenait terrible, orageuse, calme. Ce fut plus qu'une douleur, ce fut une vie nouvelle, une irrévocable destinée faite à cette belle créature qui ne devait plus sourire. Il est des peines

qui, semblables à du sang jeté dans une eau courante, teignent momentanément les flots ; l'onde, en se renouvelant, restaure la pureté de sa nappe ; mais, chez Étienne, la source même fut adultérée, et chaque flot du temps lui apporta même dose de fiel.

Dans ses vieux jours, Bertrand avait conservé l'intendance des écuries, pour ne pas perdre l'habitude d'être une autorité dans la maison. Son logis se trouvait près de la maison où se retirait Étienne, en sorte qu'il était à portée de veiller sur lui avec la persistance d'affection et la simplicité rusée qui caractérisent les vieux soldats. Il dépouillait toute sa rudesse pour parler au pauvre en-

fant; il allait doucement le prendre par les temps de pluie, et l'arrachait à sa rêverie pour le ramener au logis. Il mît de l'amour-propre à remplacer la duchesse de manière à ce que le fils trouvât, sinon le même amour, du moins les mêmes attentions. Cette pitié ressemblait à de la tendresse. Etienne supporta sans plainte ni résistance les soins du serviteur ; mais trop de liens étaient brisés entre l'enfant maudit et les autres créatures, pour qu'une vive affection pût renaître dans son cœur. Il se laissa machinalement protéger , car il devint une sorte de créature intermédiaire entre l'homme et la plante, ou peut-être entre l'homme et Dieu. A quoi comparer un être à qui les lois sociales,

les faux sentimens du monde étaien inconnus, et qui conservait une ravissante innocence, en n'obéissant qu'à l'instinct de son cœur. Néanmoins, malgré sa sombre mélancolie, il sentit bientôt le besoin d'aimer, d'avoir une autre mère, une autre âme à lui; mais séparé de la civilisation par une barrière d'airain, il était difficile qu'il rencontrât un être qui se fût fait fleur comme lui. A force de chercher un autre lui-même auquel il pût confier ses pensées et dont il pût partager la vie, il finit par sympathiser avec l'océan. La mer devint pour lui un êtr animé, pensant. Toujours en présence de cette immense créatio dont les merveilles cachées contrastent si grandement avec celles d

Cf Baudelaire : L'homme et la mer

la terre, il y découvrit la raison de plusieurs mystères. Familiarisé dès le berceau avec l'infini de ces campagnes humides, la mer et le ciel lui racontèrent d'admirables poésies. Pour lui, tout était varié dans ce large tableau si monotone en apparence. Comme tous les hommes de qui l'âme domine le corps, il avait une vue perçante, et pouvait saisir à des distances énormes, avec une admirable facilité, sans fatigue, les nuances les plus fugitives de la lumière, les tremblemens les plus éphémères de l'eau. Par un calme parfait, il trouvait encore des teintes multipliées à la mer, qui, semblable à un visage de femme, avait alors une physionomie, des sourires, des idées, des caprices : là verte et som-

bre, ici riant dans son azur, tantôt unissant ses lignes brillantes avec les lueurs indécises de l'horizon, tantôt se balançant d'un air doux sous des nuages orangés. Il se rencontrait pour lui des fêtes magnifiques pompeusement célébrées au coucher du soleil, quand l'astre versait ses couleurs rouges sur les flots comme un manteau de pourpre. Pour lui la mer était gaie, vive, spirituelle au milieu du jour, lorsqu'elle frissonnait en répétant l'éclat de la lumière par ses mille facettes éblouissantes. Elle lui révélait d'étonnantes mélancolies; elle le faisait pleurer, lorsque, résignée, calme et triste, elle réfléchissait un ciel gris chargé de nuages. Il avait saisi les langages muets de cette immense création. Le flux et reflux

était comme une respiration mélodieuse dont chaque soupir lui peignait un sentiment, il en comprenait le sens intime. Nul marin, nul savant n'aurait pu prédire mieux que lui la moindre colère de l'océan, le plus léger changement de sa face. A la manière dont le flot venait mourir sur le rivage, il devinait les houles, les tempêtes, les grains, la force des marées. Quand la nuit étendait ses voiles sur le ciel, il la voyait encore sous les lueurs crépusculaires, et conversait avec elle. Il participait à sa féconde vie, il éprouvait en son âme une véritable tempête quand elle se courrouçait; il respirait sa colère dans ses sifflemens aigus, il courait avec les lames énormes qui se brisaient en mille

franges liquides sur les rochers, il se sentait intrépide et terrible comme elle, et comme elle bondissait par des retours prodigieux; il gardait ses silences mornes, il imitait ses clémences soudaines; enfin, il avait épousé la mer, elle était sa confidente et son amie. Le matin, quand il venait sur ses rochers, en parcourant les sables fins et brillans de la grève, il reconnaissait l'esprit de l'océan par un simple regard; il en voyait soudain les paysages, et planait ainsi sur la grande face des eaux, comme un ange venu du ciel. Si de joyeuses, de lutines, de blanches vapeurs lui jetaient un réseau fin, comme un voile au front d'une fiancée, il en suivait les ondulations et les caprices avec une

joie d'amant. Il était aussi charmé de la trouver au matin coquette comme une femme qui se lève, encore toute endormie, qu'un mari de revoir sa jeune épouse dans la beauté que lui a faite le plaisir. Sa pensée, mariée avec cette grande pensée divine, le consolait dans sa solitude, et les mille jets de son âme avaient peuplé son étroit désert de fantaisies sublimes. Enfin, il avait fini par deviner dans tous les mouvemens de la mer sa liaison intime avec les rouages célestes, et il entrevit la nature dans son harmonieux ensemble, depuis le brin d'herbe jusqu'aux astres errans qui cherchent, comme des graines emportées par le vent, à se planter dans l'éther. Pur comme un ange, vierge

des idées qui dégradent les hommes, naïf comme un enfant, il vivait comme une mouette, comme une fleur, prodigue seulement des trésors d'une imagination poétique, d'une science divine de laquelle il contemplait seul la féconde étendue. Incroyable mélange de deux créations! tantôt il s'élevait jusqu'à Dieu par la prière, tantôt il redescendait, humble et résigné, jusqu'au bonheur paisible de la brute. Pour lui, les étoiles étaient les fleurs de la nuit; le soleil était un père; les oiseaux étaient ses amis. Il plaçait partout l'âme de sa mère. Souvent il la voyait dans les nuages, il lui parlait, et ils communiquaient réellement par des visions célestes. En certains jours, il entendait sa voix,

il admirait son sourire, enfin il y avait des jours où il ne l'avait pas perdue ! Dieu semblait lui avoir donné la puissance des anciens solitaires, l'avoir doué de sens intérieurs perfectionnés qui pénétraient l'esprit des choses. Des forces morales inouïes lui permettaient d'aller plus avant que les autres hommes dans les secrets des œuvres immortelles. Ses regrets et sa douleur étaient comme des liens qui l'unissaient au monde des esprits ; il y allait, armé de son amour, pour y chercher sa mère, en réalisant ainsi par les sublimes accords de l'extase la symbolique entreprise d'Orphée. Il s'élançait dans l'avenir ou dans le ciel, comme de son rocher il volait sur l'océan d'une ligne à l'autre de

l'horizon. Souvent aussi, quand il était tapi au fond d'un trou profond, capricieusement arrondi dans un fragment de granit, et dont l'entrée avait l'étroitesse d'un terrier ; quand, doucement éclairé par les chauds rayons du soleil qui passaient par des fissures et lui montraient les jolies mousses marines dont cette retraite était décorée, véritable nid de quelque oiseau de mer ; là, souvent, il était saisi d'un sommeil involontaire. Le soleil, son souverain, lui disait seul qu'il avait dormi en lui mesurant le temps pendant lequel avait disparu, pour lui, ses paysages d'eau, ses sables dorés et ses coquillages. Il admirait à travers une lumière brillante comme celle des cieux, les villes immenses dont lui

parlaient ses livres ; il allait regardant avec étonnement mais sans envie les cours, les rois, les batailles, les hommes, les monumens. Ce rêve en plein jour lui rendait toujours plus chères ses douces fleurs, ses nuages, son soleil, ses beaux rochers de granit. Pour le mieux attacher à sa vie solitaire, un ange semblait lui révéler les abîmes du monde moral, et les chocs terribles des civilisations. Il sentait que son âme, bientôt déchirée à travers ces océans d'hommes, périrait brisée comme une perle qui, à l'entrée royale d'une princesse, tombe de sa coiffure dans la boue d'une rue.

FIN DU TOME XV.